

Le.../.../... à ... h ...

un mois, une page par jour

pour Thomas

Le 01/04/05

13h48

Si j'écris une page tous les jours à partir d'aujourd'hui, dans un mois, j'aurai un mémoire de 30 pages, en rajoutant les photos et documents annexes, il y en aura plutôt aux environs de 50. 50 pages pour un mémoire, c'est suffisant ?

Mais écrire quoi ? Bien sûr je peux raconter chaque soir la folle journée que j'ai passée, le nombre de bières que j'ai bues en terrasse, combien de personnes j'ai croisées, etc..., Ou alors noter toutes les fois que j'ai entendu dire le mot temps, lire toute la journée des livres sur le temps, la séquence, l'autoportrait... Et en faire le commentaire raisonné dans mon rapport du jour. Ou encore raconter comment chaque jour, j'ai répondu à une consigne photographique différente... Peut-être que je pourrais alors interroger tous mes « moi » pour savoir ce qu'ils en pensent... Le problème étant qu'à partir de maintenant, j'ai d'autres choses à faire que prendre des photos, je dois les mettre en forme (je déteste cette formule : « mettre en forme »)

Ce qui est sûr, c'est que le but de l'écriture, c'est surtout de mettre au clair (je déteste cette expression aussi : « mettre au clair ») en somme il faut que je donne de la profondeur à mon projet, que je le raconte, que je fasse en sorte que les gens s'y retrouvent. Peut-être que les gens s'y retrouvent

déjà, mais il faut juste que je sache comment ils s'y retrouvent et pourquoi ils s'y retrouvent s'ils s'y retrouvent. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que ça va être laborieux, pas vous ? je crois que je ne l'aime pas non plus cette expression: « s'y retrouver ». En fait, il faut que ça leur parle, qu'ils comprennent ce que j'ai voulu leur transmettre.

Dans un sens, j'ai voulu raconter ma vie pour leur montrer (aux autres) et pour me rendre compte moi-même de ce qu'elle avait de commun avec la leur (de vie). Je voulais montrer le passage du temps et le mouvement par de l'image fixe. J'aime l'idée qu'on puisse passer du temps dans la contemplation d'une image, ce qui ne se produit pas dans un film. Je voulais que le temps et les contraintes liées au temps décident pour moi de l'enchaînement et du choix des photos, un peu comme si je faisais un film, mais que je ne voulais pas avoir à le monter. Je voulais qu'il ne soit fait l'impasse sur rien, que ce soit le plus objectif possible, sachant qu'il aurait fallu que l'appareil photo se déclenche automatiquement et à mon insu pour pouvoir me surprendre et être totalement objective, et quand bien même ça ne l'aurait jamais été.

Une partie de moi cherche à surprendre l'autre, à la prendre en flagrant délit. Je voulais me voir. Seulement l'autre moi ne voulait pas trop être vue par moi, alors elle s'est mise un masque, toujours le même, celui avec lequel il lui a semblé être la plus belle : celui sur lequel elle ne sourit pas. Son visage n'est pas spécialement inexpressif, mais c'est toujours le même. C'était pour ne pas me blesser, elle voulait (mon autre moi) que je me voie sous mon plus beau jour, triste.

Petit à petit, j'ai commencé à vouloir voir les autres, c'est plus compliqué puisque je les vois déjà. Comme ils n'étaient pas seuls, l'objectivité n'était pas là non plus, comme pour moi. Déjà ils n'étaient pas les mêmes, ils étaient avec moi, contraints par moi à se plier à la photo portrait on ne peut plus objective : ils attendent, ils sourient, se glacent ...

19h55

J'ai essayé de les tester, de les écouter. Je les utilise, histoire de pouvoir dire « regardez j'arrive à le faire passer à d'autres »... mais comme par hasard c'est toujours de moi que je parle, ce qu'on regarde ce n'est pas eux, mais comment moi je les ai pris en photo, je les amène sur un chemin, je leur montre les lieux de mon enfance. Des fois ils sont mon enfance : quand il s'agit de mon père, de ma mère ou encore de ma sœur. Je mets en place une relation particulière pour le temps d'une balade. Un instant où c'est moi qui contrôle, c'est moi qui dis quoi faire, « mets toi là, non, un peu plus à gauche, regarde vers moi, ne bouge plus... non, on ne peut pas passer par là, il faut faire une photo là-bas, non on ne peut pas aller faire les courses, il faut que cela soit fait exactement dans les mêmes conditions tous les jours. » Peut-être qu'au bout d'un moment le dispositif devient lourd pour les autres ; mais sans lui il n'y a pas de balade tous les jours, il n'y a pas de moments privilégiés, sans lui rien ne se produit d'intéressant. C'est lui qui me permet de rencontrer les gens, c'est un catalyseur, j'ai besoin de scénariser les rencontres. En même temps, je me mets dans une situation difficile, peut-être que je contrôle tout, mais je contrains l'autre à faire des choses qu'il n'apprécie pas forcément, je deviens bourreau. Aucun de mes co-promeneurs ne s'est plaint outre mesure, mais j'étais dans une situation de demande, j'avais besoin d'eux. Des fois cela m'a mise mal à l'aise.

01h42

J'aimerais créer quelque chose de particulier avec chacun, ce qui me semble impossible sans le dispositif, comme si j'avais besoin d'un protocole de rencontre. Pourtant je ne sais pas si je les rencontre réellement, je suis obnubilée par les photos, surtout ne pas en oublier. Le sujet de conversation revient très vite sur mon projet puisque la prise de la photo y fait référence et qu'elle ne cesse de se répéter. Je ne parviens pas à les faire parler d'eux-mêmes ; ou seulement pour dire qu'ils n'aiment pas être pris en photo.

Chez Ben et Louise, je pénétrais plus leur intimité (pendant les balades, c'était davantage la mienne au fond, celle de mon enfance). 24h chez des gens que je connais peu, c'était plus déstabilisant pour moi. Essayer de ne pas me sentir de trop, alors que j'étais l'intruse qui faisait que leur dimanche n'était pas tout à fait « naturel ». J'ai conditionné leur journée, ou du moins celle de Ben. Il s'était préparé, depuis la veille, en mettant de côté des choses à faire pendant ce dimanche, histoire de se montrer, de se trouver « actif ». Ce que personne n'est un dimanche matin... Difficile de n'être qu'observateur, on est tenté de vivre ce dimanche aussi, mais on est la fille qui prend des photos. Encore une fois il y a un désir d'objectivité, d'effacement, de non-ingérence dans les faits reportés, mais qui ne peut absolument pas être respecté. Même invisible, ils n'agiraient pas comme à leur habitude me sachant dans la pièce. Pour n'importe qui l'idée d'être observé est insupportable.

Le 02/04/05

21h26

« À l'ancien système de défilement chronologique et chronographique, passé.présent.futur, devrait alors légitimement succéder, le système de défilement chronoscopique et chronophotographique : sous-exposé.exposé.sur-exposé. Contribuant ainsi à éclairer, à mettre en lumière, la notion de temporalité, nous serions amenés à réviser fondamentalement la nature des différentes mesures de l'espace-temps : non seulement l'heure, le mois l'année des éphémérides et des calendriers, mais l'alternance de la lumière et de son absence, non pas uniquement l'alternance diurne-nocturne du jours solaire et de la nuit ; mais encore, l'ensemble des processus d'exposition et d'occultation physiologique (sommeil, éveil, picnolepsie coma prolongé, cécité...) et technologique qui fractionnent l'intensité et la durée du jour : jour chimique des bougies, des torches, jour électrique et électronique des lampes, des écrans et des moniteurs, sans omettre la luminosité de ce PHOTOGRAMME filmographique qui n'est rien d'autre que la projection en séquences rapides et continues (24images/sec) de la chronophotographie de Marey et Muybridge, les premiers clichés de Niepce et Daguerre n'étant eux mêmes qu'une chronophotographie unique résultant du temps de pose, c'est à dire de la plus ou

moins longue durée d'exposition de la plaque photosensible au travers de l'objectif de la chambre noire. » Virilio in "L'art et le temps"

Quand j'ai passé une semaine à prendre des photos de moi toutes les 1/2 heures, la première chose qui s'est révélée dans l'observation du résultat, c'était la façon dont on pouvait voir le temps passer, au travers notamment de l'éclairage. Lors du réveil, l'arrivée de la lumière est on ne peut plus brutale, en une photo on passe de l'ombre à la lumière. Le soir en revanche on observe des variations dues aux éclairages artificiels : sous néon, l'image est verte, dans l'éclairage classique, elle est plus jaune-orangée. Petit à petit, on voit l'éclairage diminuer, s'éteindre, graduellement jusqu'au noir total de la nuit. C'est un peu l'histoire d'une journée, comme celle d'une vie : le début est violent, rapide, comme une naissance et c'est lentement, en s'éteignant qu'on se dirige vers la mort, qu'on finit par s'endormir. L'éclairage indique aussi l'espace dans lequel je me trouve, intérieur, extérieur, le temps qu'il fait dehors, si je me trouve dans l'ombre ou en plein soleil...

Mes photos en fait, c'est une façon d'écrire le temps, comme une forme de graphie, chronographie. Ecrire ma vie, raconter des choses sans mots mais en utilisant des photos. C'est une typographie, peut-être qu'il y a un alphabet...J'ai une horloge pour typographier le temps. Il faudrait peut-être que je me filme pendant une journée, mais même à ce moment-là, ça ne serait toujours pas représentatif de ma vie. Le premier jour de ma fameuse semaine, je pensais ne me photographier que pendant 24h et le soir je me suis dit « Ça n'est pas assez représentatif de la vie que je mène, mais une semaine, ce n'est pas non plus représentatif. J'aurais aussi

bien pu photographier une semaine que j'aurai passée seulement chez moi, sans sortir, ou une autre, dans laquelle je serais chez quelqu'un d'autre. Finalement la semaine que j'ai photographiée était assez dans la « normalité » de ma vie : je me suis levée pas tous les jours à la même heure, des fois tôt, d'autre pas. Il y a des soirées où je suis seule, d'autres où il y a une personne, ou plusieurs. Un soir où je suis invitée dans une soirée, un jour où je vais à l'école toute la journée, un autre où je n'y vais que deux heures. Une semaine où, finalement, beaucoup des choses qui peuvent se passer dans une semaine ordinaire se sont passées.

Est ce que je n'ai pas fait en sorte d'organiser ma semaine pour qu'on n'ait pas l'impression qu'il ne se passe rien dans ma vie ? Quelle influence j'ai pu avoir sur mes activités ? Ai-je fait en sorte, comme Ben lors de son dimanche en observation, d'être super active ? Quelle influence mon projet a sur ma vie ?

Le 03/04/05

19h32

Quelle influence je peux avoir sur ma vie ? Comment penser qu'un projet peut être un catalyseur de vie ? Comment s'imaginer que petit à petit le projet prime sur la vie, suffisamment pour la conditionner ?

Je passe mon temps à me créer un personnage. Au fond, je suis la fille qui n'arrive pas à être heureuse et qui a décidé de se prendre en photo pour essayer de se déridier elle-même, de s'accepter, de s'aimer. Comment théoriser une recherche aussi personnelle, comment laisser des gens interférer dans ce projet, sans avoir l'impression que c'est de ma vie dont il s'agit ? Conserver une part qui n'est qu'à soi. J'ai choisi de ne montrer qu'une partie de moi : mon visage. Je diffuse une partie de moi, tout en la contrôlant, faire très attention à être toujours présentable, c'est sérieux, c'est mon travail, c'est ce que les gens voient de moi. On ne badine pas avec son image.

Au tout début, je ne pensais vraiment pas m'exposer en prenant des photos de moi. Ce n'était que mon enveloppe extérieure après tout. J'étais bien placée pour savoir que j'avais le contrôle et que j'étais celle qui filtrait, que je pouvais très bien choisir de faire en sorte qu'on ne voit qu'une fille comme une autre, comme un sujet d'expérimentation et

qu'on n'était pas là pour savoir ce qui se passait dans sa tête. Je voulais montrer l'effet du temps sur une fille comme on aurait pu le faire sur n'importe qui ou même n'importe quoi (un bouquet de fleurs, un animal, un bâtiment). Je pouvais crier haut et fort que je n'étais qu'un cobaye, que ce n'était pas de moi dont je parlais. Mais comment peut-on penser qu'on ne parle pas de soi quand on ne produit quasiment que des autoportraits ?

Je pense que j'ai su m'en persuader, terrorisée que des choses aient pu sortir de moi malgré moi, que malgré mon contrôle, des choses aient pu filtrer et de me retrouver toute nue devant tout le monde, faible, démunie. C'était un risque. Comment défendre un projet qui ne tient debout que grâce à la fascination que j'ai à me prendre en photo ? Qui peut bien en avoir quelque chose à foutre de voir ma gueule en 4/3 en dehors de moi ? Il se trouve que je les montre mes photos, je les montre mal, mais je les montre. Je vois bien que leur accumulation provoque quelque chose dans l'œil de celui qui les regarde, mais quoi ? Pourquoi ? Comment ?

Je ne suis pas la seule à pratiquer l'autofiction, ni la première, ni la dernière. Je ne me mettrais certainement pas au niveau de Sophie Calle, mais c'est un parfait exemple de la transmission d'une mythologie personnelle à un public. Public, qui même sans être informé de son travail, peut être touché par la façon dont elle traite son deuil par exemple (Je n'aime pas ce mot « traiter » on a l'impression qu'il s'agit d'une maladie) plutôt la façon dont elle gère son deuil ou sa vie. (« gérer » ce n'est pas beaucoup mieux, je n'arrive pas à trouver l'équivalent de « Deal with », c'est traiter, faire un marché, comme si le deuil était une personne avec qui il fallait composer). J'ai cru que j'étais fascinée par la mise en place de ses dispositifs. C'est vrai qu'ils font partie inté-

grante de son œuvre, mais bien plus que les dispositifs c'est le résultat qui fascine. Comment, avec des mises en forme si simples, un énoncé clair et précis, parvient-elle à communiquer tant de choses ? Elle est dans le juste, elle sait ce qu'elle a à communiquer, mais elle laisse aux gens la possibilité de le découvrir par eux-mêmes. Tout, dans ses installations, est pensé, et peu nous importe de savoir si c'est vraiment objectif, ou vraiment vrai tout ce qu'elle raconte. Elle produit des œuvres rétrospectivement, parce que l'important c'est que ce soit juste, pas vrai, mais juste. Elle s'appuie sur sa vie, et son œuvre a certainement une influence sur sa vie, mais elle ne raconte pas sa vie, elle en scénarise des instants. Elle n'est pas là pour nous raconter sa vie sexuelle ou ses états d'âme. Elle est là pour montrer comment elle parvient à transformer des choses qui touchent tout le monde (un repas d'anniversaire, une rupture), en quelque chose de particulier. En les transformant, elle transcende ces moments, elle s'interroge sur leur statut et en fin de compte elle les analyse, comme pour trouver une façon de mieux vivre ces moments. Elle partage sa douleur, ce qui produit un effet cathartique.

Je ne suis pas en train de dire que je cherche à faire comme Sophie Calle, pas du tout... C'est juste que je suis fascinée par l'efficacité de ses dispositifs et de la façon dont elle les communique. Je passe ma vie à faire en sorte que mon projet soit le plus vrai possible, le plus objectif possible, mais je me rends compte ici que ça importe peu, l'important au fond, c'est de trouver dans l'ensemble ce qui est juste et comment le communiquer. Ce n'est pas tout d'être sincère et de faire tout pour que ce soit bien carré, parce que ce n'est pas ce qui est important, ou en tout cas ce n'est pas ce qu'il y a à mettre en avant.

Le 04/04/05

18h40

Et si mon projet n'était qu'une histoire de « chercher l'intrus », ou encore « trouver les 7 différences ». Montrer des centaines de fois le même visage, à tel point que cela intrigue le regardeur et qu'il ait envie de voir ce qu'il y a de différent. Pour qu'il commence à les classer, reconnaître les ensembles, essayer de voir ce qu'il y a derrière moi, ce que l'on ne voit pas en premier dans l'image, ce que Barthes appelle le « punctum ». Même moi, en tant que photographe, je découvre des choses qui se passent derrière moi et que je ne pouvais pas voir en déclenchant l'appareil. C'est peut-être ce qui intrigue le regardeur dans l'ensemble de mon travail, il cherche à tout prix à voir des choses que moi-même je n'aurais pas remarquées... Ben, en regardant ma semaine m'a dit : « Eh dis donc, t'as passé trois heures à discuter avec ce type, pendant notre soirée, c'est fou... ». Ou d'autres qui me font remarquer que, dans le métro les gens à côté de moi, c'est étrange, ils regardent l'objectif, ou encore plein d'autres petits détails qui alimentent mes photos.

Dans les exercices « entourez l'intrus » que je faisais à l'école primaire, l'intrus était celui qui était différent des autres. Dans mes photos, le rôle de l'intrus serait plutôt joué par ces détails qui viennent brouiller l'appareillement identi-

que. En même temps, dans le dictionnaire, l'intrus (use) est une personne qui s'introduit quelque part sans y être conviée. Et à ce moment-là, l'intrus, c'est moi. Mes photos c'est un peu mon intrusion dans le monde...

02h51

C'est étrange comme on n'arrive pas à se faire à l'idée qu'à partir de minuit c'est le jour suivant, je continue à écrire comme si on était toujours lundi alors que ça fait presque 3 heures qu'on est mardi...

J'ai essayé de m'inclure dans des passages de mes films préférés, Laurianne m'a demandé de sélectionner 1 minute par film. C'est vraiment quelque chose d'impossible... Un film, c'est pour l'ensemble qu'on l'aime, comment choisir une minute ? Quoi qu'il en soit, je regardais la caméra me filmer, je pouvais donc me voir dans l'écran LCD.

Pour les premiers extraits, je ne voulais pas qu'on me voie, j'ai fait en sorte que mon visage soit dans le noir et qu'il se découpe sur le film, comme une incrustation, une intrusion. Bien sûr, c'est une incrustation de fortune, je ne cherche pas à montrer que je peux être réellement dans le film, c'est juste que je veux montrer ce qu'il s'y passe. Le fait que mon image ne soit alors qu'une ombre rajoute à cela : je deviens un cadrage, un recadrage du film, non seulement parce que j'en occulte une partie mais aussi parce que je suis tenue de choisir une minute ou si ce n'est une minute, une scène en particulier. On a donc un écran carré, presque une vue en portrait, ce qui nous change, quand on sait que tout film se tourne en vue paysage. Je n'ai vu qu'un film en « portrait », un film de Pipilotti Rist où il fallait pencher la tête pour le regarder, ou bien renverser la télé. C'est très contraignant ce format (4/3 ou 16/9) et si on voulait regarder les choses dans la hauteur ? Visiblement c'est un questionnement d'actua-

lité, on voit de plus en plus des écrans fragmentés, une deuxième image qui se superpose à la première, et qu'on observe en simultané. On tente de re-découper, d'appréhender différemment ce petit rectangle. Pour exemple : un clip de Michel Gondry qui coupe l'écran en deux pour faire défiler deux fois le même film tourné en portrait. Il défile, à gauche à l'endroit, à droite à l'envers. (Cibo Matto "Sugar Water")

Mes choix de films ne sont pas encore très définitifs. Le premier film que j'ai choisi, je l'ai choisi pour sa photo "Les Frères Falls" des frères Polish. Un film vert, d'une esthétique glaciale, une musique lancinante, une histoire d'amour triste, tout ce que j'aime... Une des raisons pour lesquelles je me suis fait couper une frange... Il y a une symbiose dans l'ensemble du film, tout ce film n'est qu'un grand rôle. La lumière, les couleurs et la musique sont tellement glauques que la douleur des frères siamois en est palpable. On pourrait extraire de très beaux photogrammes de ce film, les plans sont composés comme des images fixes. J'ai eu beaucoup de mal à choisir un passage, et je n'en suis pas particulièrement satisfaite. Maintenant que j'y pense, je devrais juste en extraire quelques photos, à différents moments, et quelques répliques, notamment « Il n'y a jamais vraiment de fins tristes à une histoire, l'histoire ne s'arrête pas c'est seulement l'auteur qui a arrêté d'écrire ». C'est donc un choix pour la photo et pour le côté romantico-dramatique qui séduira toujours la fille que je suis.

Deuxième choix plus évident : "Final Cut" de Dominic Anciano & Ray Burbis. Jude a filmé ses amis, à leur insu, dans leurs moments les plus intimes, et les oblige à le visionner un montage de ces moments le jour de son enterrement. C'est une entreprise extrêmement perverse, qui pro-

duit, bien entendu, quantité d'animosité dans le groupe. C'est une angoisse propre à chacun d'être observé à son insu. On perçoit parfaitement le côté machiavélique de Jude qui le pousse à vouloir révéler à chacun qu'ils sont vraiment. Enfin, peu importe, c'est bien sûr l'auto-filmage qui m'intéresse : c'est dans sa maison qu'il a placé les caméras. Petit à petit on voit comment le fait de filmer sa vie et celle de ses potes, le fait agir différemment. Son projet devient sa vie, à tel point qu'il se fait prendre à son propre piège, ce qui causera sa mort... L'équipe du film a poussé le vice jusqu'à donner aux personnages les vrais noms des acteurs, comme une mise en abîme, qui met plutôt mal à l'aise. Ainsi Jude Law interprète Jude dont la femme, Sadie est interprétée par la femme de Jude Law, Sadie Frost

Troisième film "Cry Baby", bien entendu ! film fétiche parmi tous les films fétiche, "Grease" version trash, par le réalisateur de "The Pink Flamingo", John Waters, complètement décalé. Une autre des raisons pour lesquelles je me suis fait couper une frange, et la raison pour laquelle mon chat s'appelle Wanda. Comme il s'agit d'une comédie musicale, j'ai été tentée de choisir tous les passages chantés, mais finalement j'ai opté pour le moment où Alison Williams vient demander au juge de libérer son amoureux Cry Baby Walker (Johnny Depp). Tout ça en chantant sur le capot d'une voiture « Hey mister jailer, won't you let my man go free.. » J'ai pas pu m'empêcher de chanter... Un film jubilatoire, monument du cinéma, à mes yeux...

Le 05/04/05

00h35

Tout le monde semble valider mon entreprise : le fait que mon mémoire soit un journal, un écrit qui répond à des contraintes temporelles. En fin de compte j'ai entrepris d'écrire comme je prends des photos, je m'impose au moins une page par jour comme j'ai pu m'imposer une photo toutes les 1/2 heures. Je pense écrire jusqu'à la fin du mois d'avril pour qu'il me reste quelques jours pour revoir l'ensemble, réécrire des passages, maîtriser un peu ce flot de pensées. Une mise en forme assez semblable à celle que je pratique quand je me retrouve avec toutes mes photos et que je dois les choisir, les mettre en pages, les médiatiser.

Je me demande comment je vais pouvoir raconter des choses intéressantes tous les jours pendant un mois, déjà, je sens que je sèche... C'est juste qu'aujourd'hui est marqué par le retour d'une copine expatriée au Pérou depuis 3 mois. Du coup, retrouvailles obligent, je n'ai pas trop la tête à mes écrits. C'est pourquoi je me propose de copier/coller mon texte de discussions des différents « moi », qu'il fallait que j'intègre dans mon mémoire de toute façon, alors aujourd'hui ou plus tard...

« Le 27/03/05

Pourquoi refuser de l'admettre ? Depuis le début, c'est de moi dont je veux parler... Me montrer pour me sentir acceptée dans le regard de autres ; pouvoir m'observer aussi, me voir comme les autres me voient. Me surprendre moi-même : « regarde comme il t'arrive d'être, des fois... » , Me parler, me répondre :

« - Tu vois comme tu es : là, tu grimaces, là, tu fermes les yeux, tu me saoules, à cause de toi je vais être obligée de tricher, de remplacer cette photo par la suivante, changer l'heure inscrite dessus, heureusement que le photographe en a pris deux de la même, sur la seconde tu es un peu moins horrible... Tu as vraiment cru que je montrerai cette image de nous ? Tu délirés !!

- Mais c'est pas ma faute, t'as bien vu que j'étais concentrée pourtant, j'essaye, je fais tout pour avoir l'air comme tu veux que j'ai l'air, mais c'est pas facile, je ne nous vois pas... et puis t'as qu'à dire à l'autre qu'elle a pas déclenché au bon moment, elle n'a qu'à sentir quel moment est le meilleur moment pour appuyer sur le déclencheur, c'est vrai, c'est elle qui sait, c'est elle le photographe !

- T'en as de bonnes toi, t'en connais beaucoup de photographes qui ne peuvent pas regarder dans le viseur ce qu'ils sont en train de prendre? ok, il y en a mais personne pour les faire chier et leur dire que c'était pas le bon moment. Moi, je fais comme je sens, et vous savez toutes que je fais de mon mieux pour nous satisfaire. Et puis, vous n'avez qu'à demander à la dernière d'entre nous, celle qui contemple l'ensemble, elle ne se prononce pas assez celle-là, mais c'est elle qui doit savoir, alors, qu'est ce que t'en penses ?

- J'adore vous entendre nous disputer, nous entendre vous disputer, enfin, je ne sais plus. Moi, je vois bien d'ici que

tout le monde fait de son mieux, on finira par produire quelque chose, mais pas dans le conflit, y'a pas moyen. On est sensées ne former qu'une seule personne, donc essayons de nous mettre d'accord et d'assumer nos choix, je sais c'est mon boulot, mais si vous cherchez tout le temps à foutre le bordel, je vais avoir du mal à nous en sortir. Nous devons faire face à la critique toutes ensemble nous devons être unies pour affronter ce qu'il y a dehors... récapitulons : toi, le photographe, je sais que ta tâche n'est pas facile, mais on est toutes là pour te soutenir, et jusqu'à présent tu t'en es très bien sortie. Toi, le modèle, je sais qu'il est difficile d'être belle tous les jours, bien sûr tu ne peux pas entièrement contrôler notre visage, mais je pense que c'est pas plus mal, si c'est nous qu'on veut montrer, on est aussi ça nous, les grimaces, les yeux fermés, tout ça c'est nous, et je pense qu'on peut le montrer maintenant. C'est vrai, c'est pas normal qu'on se prenne la tête tout le temps, il faut savoir rire, ou du moins sourire de nous-même de temps en temps, histoire de détendre l'atmosphère... Enfin, j'en arrive à toi, celle qui censure, qui classe, qui maîtrise tout, tu fais un boulot extraordinaire, sans toi, tout ne serait que brouillon, mais maintenant il faut que tu essayes de lâcher du lest, aide nous à nous détendre, je sais que ton boulot n'est pas simple, mais toutes ensemble on va te soutenir... » »

Le 06/04/05

00h12

Je pense que le texte du 27 mars demande un peu d'éclaircissement...

Il se trouve que, dans mon projet, j'ai plusieurs rôles, celui du modèle, celui du photographe, celui qui classe les photos, qui les choisit, qui les tire, et finalement celui qui regarde l'ensemble : celui qui confronte le travail au monde extérieur. Toutes ces Marines cherchent à exercer leur activité. En fait, ce sont des activités qu'elles ne peuvent exercer qu'à moitié. Cette frustration et le dispositif sont la source de nombreux conflits.

La « marine modèle » a pour rôle de poser devant l'objectif, de contrôler le visage pour qu'il ne grimace pas, c'est elle qui est l'image de Marine. Quand Newton a créé sa « do-it-yourself pin-up machine », il s'est rendu compte que les modèles ne parvenaient pas à poser devant un appareil photo sans photographe, mais que, en revanche, si on leur demandait de penser à leur photographe préféré, en regardant l'appareil sans photographe, le résultat était bien meilleur. C'est un peu le problème de la « marine modèle », elle ne peut pas se voir dans l'œil du photographe, puisque le photographe ne se situe pas en face d'elle, elle ne peut pas savoir si elle pose comme il faut, la seule chose qu'elle peut faire, c'est

penser comment son photographe préféré, c'est-à-dire la « marine photographe » et toutes les autres marines, voudraient qu'elle pose. C'est pour cette raison, qu'une fois qu'elle a eu découvert comment il fallait qu'elle ait l'air, elle a commencé à poser toujours de la même façon.

La « marine photographe » a surtout pour fonction d'appuyer sur le bouton, puisqu'elle ne voit pas ce qu'elle prend en photo. Son principal repère de cadrage est la longueur du bras qui tient l'appareil. Elle tend le bras pour savoir à peu près à quelle distance du visage elle doit placer l'appareil. Ça fait penser à la pratique du photographe aveugle, Evgen Bavar, qui se repère à son corps pour prendre ses clichés, mais peut-on considérer qu'un photographe qui ne peut même pas regarder le résultat de son travail est quand même un photographe ? Il est contraint de faire confiance à une tierce personne pour choisir les photos à sa place, faire un tri, le guider, à quel point intervient-il dans son œuvre ? Mais c'est une autre question... Pour ce qui est de la « marine Photographe », elle travaille en numérique, et peut ainsi visionner la photo directement après la prise de vue, et elle se permet alors de la reprendre si le cadrage n'est pas très heureux. Et puis il y a toujours la « marine chargée de mise en forme », qui passe derrière elle...

La « marine chargée de mise en forme », c'est elle qui classe les photos, qui met en place les planches contact, qui médietise, visuellement, le projet. Elle choisit les formats, la mise en page et la qualité du tirage. Cependant elle ne peut pas être réellement objective dans le choix des photos. Son premier regard se porte sur le visage, qu'elle observe pour savoir s'il rentre dans les critères esthétiques qu'elle s'est donnée, elle ne permettrait jamais qu'on montre une photo qui puisse vraiment dévaloriser l'image de Marine. Mais

l'image de Marine pourrait bien se mettre à évoluer.

La « marine relations publiques », comme son nom l'indique, essaye de composer avec le monde extérieur, d'observer la façon dont les gens perçoivent le projet, elle essaye de le raconter. Cependant elle n'arrive pas à gérer la critique. Elle a du mal à se dire que ce n'est pas Marine qu'on critique, mais plutôt son travail à elle, la « marine relations publiques ». Le problème de communication de projet vient un peu d'elle, elle a un peu freiné le développement du projet. En fait, c'est un peu elle qui écrit ici... Elle a mis du temps à trouver comment elle pourrait exercer son boulot, mais il semblerait qu'elle ait trouvé : ce journal.

Bien entendu il est possible qu'on continue à rencontrer d'autres marines... Pour l'instant, quatre c'est bien suffisant pour gérer le conflit, et ce n'est pas tous les jours facile...

Le 07/04/05

14h11

Toutes les marines sont en colère aujourd'hui contre la « marine photographe »... Hier soir, elles ont voulu regarder les prises de vue faites mardi soir devant "Cry baby", celle où le modèle n'a pas pu s'empêcher de chanter. Et pour une fois que Marine arrivait un peu à se déridier, la « marine photographe » a dû faire une fausse manipulation, puisque le mini film n'a pas été enregistré. Grosse déception. Bien sûr on va la refaire, mais tout le monde panique à l'idée que la « marine modèle » ne parvienne pas à être aussi naturelle que la première fois...

Entre temps j'ai choisi mon quatrième film, "Faster pussy cat, kill, kill" ! de Russ Meyer. Film en noir et blanc complètement décadent, dont les héroïnes, à la taille fine et aux implants mammaires proéminents, nous font froid dans le dos. Moments mémorables : les courses de voiture du début, où, voiture à l'arrêt, les filles essayent de nous faire croire qu'elles battent tous les records de vitesse, elle sont soutenues par la fameuse toile de fond qui défile derrière les fenêtres de leurs voitures. C'est donc devant ces courses de voitures que j'ai choisi de me filmer, les cheveux dans le vent (grâce à mon sèche cheveux)...

C'est une mise en abîme, je fais défiler une toile de fond derrière moi, dans laquelle des filles s'agitent, elles aussi devant une toile de fond.

Ce que l'on voit dans toutes mes photos, derrière moi, c'est un peu toujours une toile de fond. Surtout dans les minutes de transport, où dans 60 images, on voit le décor défiler derrière moi, c'est lui qui bouge, alors que c'est moi qui suis dans le véhicule en mouvement.

Quand j'ai pris en photos mes amis et ma famille dans mon village d'enfance, l'idée de départ était de choisir des toiles de fond, des endroits devant lesquels je ferai poser les gens, et qui seraient les mêmes tous les jours. Mais je voulais que le seul repère soit ma mémoire. Je voulais avoir l'impression que je faisais les mêmes photos tous les jours, et que seuls les promeneurs changeaient, tout en sachant que ma mémoire du lieu ne pouvait être parfaite et que les toiles de fond ne seraient jamais vraiment les mêmes, que le cadrage varierait légèrement et, en plus, que les intempéries changeraient le ciel et l'éclairage. Pourtant on comprend en les voyant qu'il s'agit de la même photo, du même fond.

Dans "Smoke" de Paul Auster, Auggie prend le même coin de rue tous les jours à la même heure depuis 30 ans, il dit, en parlant de ses photos « Elles sont toutes pareilles, mais elles sont toutes différentes les unes des autres »

Dans le fond, quand on regarde mes photos, elles sont toutes pareilles... Sur la plupart on me voit au premier plan, à droite, et derrière on voit des choses qui changent. À force de répétition, l'élément récurrent est annihilé pour mettre en valeur les détails.

Quand on voit toujours la même photo, à force on ne voit plus les mêmes choses. Dans les photos d'Auggie, on ne regarde plus les bâtiments qui forment le coin de sa rue,

mais on observe les gens qui passent devant chez lui, le matin à 8h précises, certains sont pris en photo plusieurs fois d'autres ne sont là qu'une fois. Ensuite on se met à regarder le temps qu'il fait, on voit les saisons passer, puis revenir, encore et encore. On voit les années passer, les gens changer, leur façon de s'habiller se modifier.

S'imposer une telle contrainte permet d'observer les choses passer, le temps passer, la vie passer, mais aussi, ce qui, dans le déroulement du temps, met en évidence le changement. Lorsque l'on regarde sans cesse la même photo, on a l'impression que rien ne change, on se trouve face à une immobilisation temporelle. Ce n'est que dans la confrontation de deux photos éloignées dans le temps que l'on observe réellement le passage du temps.

Dans mon cas, l'élément fixe c'est moi, la période d'expérimentation est plus courte, mais, dans l'idéal, cela pourrait continuer toute ma vie, pour proposer un témoignage de ce qu'on peut montrer d'une vie, et sûrement pour réussir à me rassurer sur ma propre vie, la rendre palpable, laisser une trace du temps que j'ai passé ici.

Le 08/04/05

01h47

J'ai l'impression que cela fait plus d'une journée que j'ai écrit, et c'est le cas puisque cela fait plus de 34 heures, pour-tant on est encore le 8 avril, je suis toujours dans les temps...

C'est étrange parce qu'en fait j'ai plein de choses à raconter, j'aurai pu m'y mettre plus tôt...

Je vais commencer par raconter la journée d'hier, la journée de jeudi, puisqu'il s'est passé beaucoup de choses entre 14h et le moment où je me suis couchée...

Et l'événement de la journée : j'ai parlé à Sophie Calle !!

Je vais quand même raconter la journée dans l'ordre chronologique, histoire de faire durer le suspense...

La couleur de la journée était : jeudi culture !

On a commencé par l'expo des dessins érotiques de Gustav Klimt contemplés par une multitude de petites vieilles dames outrées par le caractère pornographique plus qu'érotique des dessins. Nous, nous étions en contemplation... Les poses des modèles confrontées à la photo de l'artiste nous ont quand même mises quelque peu mal à l'aise. En dehors de la population super guindée de l'exposition, nous sommes sorties plutôt ravies, avec l'envie de recommencer à dessiner des nus.

Et déjà, dans le café du coin de la rue de Grenelle, on parle de l'événement : je vais à une signature de Sophie Calle dans la soirée. Comment l'aborder ? Faut-il tenter de lui demander de la rencontrer pour une interview ? ou plutôt juste l'observer ? la prendre en photo ? J'angoisse, et c'est peu dire...

Mais avant tout parlons de cette charmante expo que nous sommes allées voir au Forum des Images, aux Halles. À l'occasion du festival d'images expérimentales NémO, le forum propose un ensemble de vidéos intitulé "Regards Caméra". Que du bonheur !!! Il s'agit essentiellement de portraits. Les personnes sont cadrées presque comme sur mes photos.

Jeroen Offerman s'autofilme en train de chanter "stairways to heaven" en prononçant toutes les paroles à l'envers. Quand nous visionnons le film, il est projeté à l'envers, ce qui fait que les paroles sont revenues à l'endroit, mais un endroit transformé. Sa voix et son intonation paraissent complètement improbables, tout comme ses mouvements. Renversant, et très drôle.

Sabine Massenet expérimente le téléphone arabe en demandant à une personne de raconter un film qu'il vient de visionner à une autre personne, qui elle-même le raconte à une autre et ainsi de suite, avec vingt personnes. Tout cela par écran et caméra interposés. La jubilation de voir le récit se transformer au fur et à mesure que l'on change d'interlocuteur. Ce dont chacun se souvient, ce qu'il n'a pas compris, les confusions dans l'ordre chronologique...

Elle filme aussi des enfants embarrassés devant la caméra parce qu'ils ne se souviennent plus, de ce qu'ils sont censés dire. « Heu... Je sais plus » « J'me rappelle plus » D'autres n'osent même pas dire qu'ils ne se souviennent plus... Ils

regardent la caméra, gênés, fautifs ou juste amusés.
 Il y avait aussi des portraits dans lesquels les gens ne bougent qu'imperceptiblement, des tableaux vivants, troublants. Dans l'ensemble, une expo très satisfaisante.
 Venons en à Sophie, cette chère Sophie...
 Signature de son dernier opus donc, rue Saintonge, librairie « Comme un roman », il pleut des cordes.
 La librairie est blindée, on ne la voit pas, Sophie Calle. Avec Sarah, on n'avait pas compris qu'elle parlerait en début de rencontre, on est en retard... Elle termine d'expliquer son dernier travail quand on entre dans la librairie. Quand elle a fini, tout le monde se rue sur la caisse pour pouvoir acheter un de ses bouquins, et faire la queue à la dédicace. Je me mets dans les rangs... J'angoisse. Est-ce que je vais tout bonnement me rendre ridicule, ou pas tant que ça en fait ? J'achète le catalogue de l'expo du centre Pompidou, je n'ai pas les moyens d'acheter chaque bouquin séparément, ni le courage d'en choisir un en particulier, je préfère avoir un peu de tout. « 49€ s'il vous plaît. »
 49€ pour parler à Sophie Calle. Ensuite, je me mets en ligne pour la dédicace, je sens mon tour approcher, au secours, j'ai peur.
 « Bonjour » je lui tends mon bouquin à l'envers, en tremblant. Elle me demande : « C'est pour vous ? » « oui, oui, je m'appelle Marine ». Pendant qu'elle écrit « pour Marine », je me baisse vers elle, et me lance « Je voulais vous demander... Voilà, je suis dans une école d'art, et je travaille sur un projet... et en fait, votre travail m'intéresse beaucoup... et je me demandais, si par hasard, il serait possible de vous rencontrer... » Sarah me promet que je n'ai pas du tout été si pathétique, j'en doute. Tout ce dont je me souviens parfaitement, c'est de sa réponse : « Non, c'est pas possible, si je

faisais ça, je ne ferais que ça »
 Ma dédicace :
 « Pour Marine,
 Sophie Calle,
 Amicalement,
 Même si... »
 Et moi, de lui dire, « Oui, bien sûr, je comprends »
 J'angoissais déjà tellement à l'idée de lui présenter mon boulot, que quelque part, je suis soulagée...
 Elle me demande quand même ce que je fais, je bredouille, me sens prise au dépourvu, qu'est ce que je fais au juste ?!!
 « Je prends des photos de moi, en m'imposant des contraintes de temps, je m'impose aussi des contraintes d'écriture, j'écris mon mémoire, en écrivant 1 page par jour, enfin voilà ». J'ai peur de ne pas avoir été très claire sur ce coup... « Eh bien, bon courage pour la suite » « Je vous remercie, vraiment, je suis très touchée par ce que vous faites, merci. »
 Tu sombres dans le pathétique, Marine. Sarah qui m'a surveillée du coin de l'œil continue à me dire, « Non, non, c'était pas si pire, j'ai eu peur que tu te mettes à pleurer, mais tu t'en es bien sortie »
 Rien de très glorieux. Mais en même temps je l'ai fait, je lui ai demandé, mal, mais je lui ai demandé. De toute façon, il semblerait, d'après ce qu'elle a dit, qu'elle ne rencontre personne, ça n'a rien de personnel, c'est ce qu'il faut se dire... Tant pis, je me débrouillerai très bien sans elle... Ou, sinon, je pourrai la suivre et à chaque fois qu'elle fait une intervention publique, je vais la voir et je lui demande, peut-être qu'à force... Ça risque de me coûter cher en bouquins... Et puis au fond, ça ne serait pas vraiment moi.

Le 09/04/05

20h31

Je suis en avance aujourd'hui.

Ah, Sophie Calle, c'est vrai que ça m'a pas mal secouée... Enfin, passons, peut-être que j'aurai l'occasion, plus tard, quand je serai grande. Il faut que j'arrête de dire ça : « Quand je serai grande » ça ne fait pas très sérieux, et puis au fond, je suis grande maintenant, jamais je ne dépasserai le 1m65... En fait ce que je veux dire, c'est quand je serai adulte, que je saurai tout ce que j'ai à savoir, que je serai « finie ». J'ai beau savoir que cela n'arrivera jamais, que je ne serai jamais « finie », que je n'atteindrai jamais la perfection, j'attends quand même le moment. Peut-être que ce sera le moment où je me sentirai reconnue, où j'arriverai à avoir suffisamment confiance en moi, pour faire croire aux autres que j'ai confiance en moi. Elle ne sait pas ce qu'elle loupe la Sophie Calle.

Au fond peut-être que je ferai mieux d'essayer de rencontrer Sabine Massenet qui filme les enfants qui ne se souviennent plus, et le téléphone arabe, elle paraît plus abordable, ou peut-être que c'est juste parce que je n'avais jamais entendu parler d'elle avant, ça fait moins peur. J'adore ce qu'elle produit. Seulement, pour faire rentrer ses préoccupations dans mon thème, il va falloir pousser, je pourrais y arriver,

mais bon...

Je ne sais pas comment je pourrais rencontrer quelqu'un pour lui parler de mon boulot et du sien. Mais si ça se trouve, c'est très simple, au fond, il s'agit d'une rencontre :

« —Tiens, tu fais quoi toi ?

—Je fais ça, et toi ?

—Oh, moi je fais ça, et puis ça...»

De toute façon, c'est difficile d'aborder les gens juste pour parler boulot, c'est moins terrifiant quand ça vient par hasard dans la conversation, on n'est pas vraiment dans une situation de demandeur de conseil... De plus, ceux à qui j'aurais envie de m'adresser ont déjà un travail abouti, reconnu, je ne peux donc pas, ou bien je ne me donne pas l'autorisation, de m'adresser à eux comme à des pairs.

Qu'est ce qui fait qu'on se sent fasciné par des personnes publiques ? Qu'est ce qui fait que je me sens désemparée devant Sophie Calle ? Je ne l'avais jamais vue, et pourtant il me semblait la connaître. Jamais il me serait venu à l'idée de demander à un autre artiste de le rencontrer, comme si, j'avais senti qu'elle, elle aurait pu dire oui. Parce que je comprends ce qu'elle fait, il m'a semblé qu'elle pourrait comprendre ce que je fais, et juste en voyant ma tête elle aurait eu envie de me rencontrer. Visiblement je n'étais ni la première, ni la dernière à lui avoir demandé, et chacun a dû penser que, comme c'était Sophie Calle, comme elle semblait se livrer si simplement, elle aurait pu dire oui. Mais non. Et je la comprends, ce n'est pas le travail qu'elle a choisi.

C'était quand même une sensation étrange parce que jusqu'à présent je la mettais sur un piédestal comme si ce n'était pas vraiment une personne qui existait, comme si c'était plutôt un personnage de fiction, quelqu'un qui aurait été inventé

par un auteur. C'est drôle quand on pense justement à la relation entre Sophie Calle et Paul Auster. Ce dernier, fasciné par l'artiste et son travail, a inventé un personnage (dans "Léviathan") qui, comme elle, met en place des dispositifs autour de sa vie, notamment en mangeant des repas chromatiques... Calle a fini par reprendre ce personnage à son tour, en se réappropriant ses dispositifs.

Pour ma part, c'était comme rencontrer un personnage de film, avec l'angoisse qu'il ne soit en fait qu'une personne comme une autre. Ce qui est, somme toute, le cas, elle n'a pas le temps de me rencontrer parce qu'elle a d'autres choses à faire plus intéressantes. En même temps c'est rassurant, elle est tout à fait normale, elle a parfaitement l'air comme vous et moi. Comme dirait ma tante, « Il faut la démythifier, on ne peut pas bien grandir à l'ombre des grands arbres... »

Voilà. Que Sophie Calle reste dans ses bouquins, moi aussi je vais en faire...

Le 10/04/05

18h32

J'ai passé l'après-midi à lire "Tu ne t'aimes pas" de Nathalie Sarraute. Il y a des fois où on a l'impression que quelqu'un s'est chargé de raconter, avec les mots qu'il faut, le style qu'il faut, tout ce qui bout au fond de nous et que nous n'avons jamais su expliquer. Et là on se dit « c'est fou, quelqu'un d'autre pense comme moi, et pense même mieux que moi, ce que je pense. » En ce qui me concerne, c'est le cas de ce bouquin. Il se trouve qu'il m'a été recommandé parce que justement il y avait quelque chose de commun entre ma façon de me raconter et sa façon de faire dialoguer les différents « moi » de son personnage.

Je me suis donc retrouvée à lire des discussions ininterrompues entre tous les moi de son personnage : ceux qui ont peur, ceux qui ont honte de la façon dont s'est comporté un autre, ou encore ceux qui essaient de se mettre dans la peau d'une personne qui s'aime. Que dire de plus sinon : « hurra » Cela soulage de voir que d'autres personnes se questionnent et s'auto-disputent, tout comme moi. En même temps, c'est rageant de voir que quelqu'un d'autre, avant moi, a écrit les disputes des différentes parties qui composent une même personne, sous la même forme que moi, mais tellement mieux, en allant tellement plus profondément dans le

conflit et dans le questionnement du bonheur...

Surtout ne pas se démoraliser...

De toute façon, il fallait s'y attendre... et puis mes « moi » n'ont pas attendu Nathalie Sarraute pour commencer à s'exprimer...

19h10

C'est marrant comme, depuis quelque temps mes « moi » ont plus de mal à s'exprimer, la « marine relations publiques » a pris le dessus, elle qui s'était tue pendant si longtemps. De leur côté, les autres sont plus ou moins au repos, comme s'il y avait tant à dire, que la seule occupation de Marine était devenue l'écriture. C'est vrai qu'il y a un mémoire à rendre, et qu'un mémoire, c'est plutôt écrit, mais quand même, les autres marines commencent à s'ennuyer. Bien sûr il y a eu les incrustations de « marine modèle » dans les films, mais rien de très satisfaisant pour l'instant. La « marine chargée de mise en forme » ne s'est occupée de rien dernièrement, comme si elle laissait travailler toutes seules la « marine modèle » et la « marine photographe » d'un côté et la « marine relations publiques » de l'autre. Seulement tout le monde s'inquiète, on a un peu peur que la « marine chargée de mise en forme » se retrouve submergée de boulot début Mai.

Le 11/04/05

00h44

C'est étrange... Aujourd'hui Laurianne me dit « J'ai trouvé un film qui pourrait vraiment te plaire, un film sur la mort extrêmement esthétique, je ne sais pas, peut-être que je m'adresse à la marine de l'année dernière... ». Ca m'a fait tout drôle qu'elle ai divisé ma personne comme moi je le fait, en parlant d'un moi qui n'a peut-être plus autant d'importance qu'il n'avait l'année dernière. Elle m'a inventé un autre moi, celui que j'ai été.

C'est étrange comme je passe toute la journée à me dire : « Il faut que t'écrives ta page, comme ça tu en seras débarrassée et tu pourras te coucher tôt ce soir », et chaque soir, je me retrouve, les yeux mi-clos à écrire... J'ai du mal à écrire la journée, parce que je me dis, « Tu auras peut-être plus de choses intéressantes à dire ce soir » (c'est reculer pour mieux sauter) et le soir venu, je n'ai rien de mieux à dire, mais je m'y mets, et ça vient, enfin, jusqu'à présent, c'est venu...

Aujourd'hui j'ai beaucoup lu, et beaucoup dormi. J'ai continué à lire le Nathalie Sarraute, toujours aussi bien. J'ai commencé un livre d'un membre de l'Oulipo, "Pas un jour" de Anne F. Garréta. Elle s'est imposée d'écrire 5 heures, tous

les jours, pendant un mois, sur le souvenir qu'elle a des femmes qu'elle a désirées ou qui l'ont désirée. Le dispositif me plaît bien, elle met beaucoup en avant, dans sa présentation, le fait qu'elle voulait écrire de façon instinctive, sans préméditation, sans retouche, histoire de laisser son souvenir s'exprimer le plus directement possible. Cependant, à la lecture, j'ai eu un peu de mal à accrocher à son style d'écriture, un peu trop mis en forme, trop ampoulé pour une écriture instinctive à mon goût... Contrairement à Sophie Calle, elle ne parvient pas à nous faire passer son expérience. Le fait qu'elle ne s'adresse pas à nous, mais plutôt à elle-même nous met un peu en retrait, et mal à l'aise, comme un intrus introduit dans cette auto-confession. Quelque part elle explique qu'elle cherche à faire le point, à se découvrir elle-même dans la situation de désir pour un autre.

Peut-être que la contrainte d'écriture, ou le fait de tenir un journal, est un autre moyen -que le dispositif photographique- pour essayer de se surprendre soi-même. Quand on écrit tous les jours, on se rend compte que c'est quelque chose qui devient bien plus naturel, plus instinctif. On ne se relit pas en écrivant, on consigne des pensées qui, la plupart du temps ne font qu'effleurer notre esprit. En se relisant quelques jours plus tard, on découvre une partie de soi que l'on n'avait jamais vu, on regarde nos pensées couchées sur le papier, en arrêt sur image, on peut les relire, les décortiquer, comme on regarde une photo.

« — C'est très intéressant ce que tu racontes, enfin, moi je trouve, mais tu comprends bien que même si ça apporte beaucoup à la « marine en psychanalyse », nous, les autres marines, on panique grave !!!

— C'est vrai tu ne parles même pas du fait que la « marine

photographe » et moi on a fait des films, tu n'as même pas laissé le temps à la « marine chargée de mise en forme » de les regarder, comme si ton travail à toi était au-dessus de celui des autres marines.

— C'est vrai que ça faisait longtemps que tu ne te sentais pas valorisée dans ton travail, maintenant, t'es aux anges puisque écrire une page par jour, ça prend déjà pas mal de temps et ça nous occupe à toutes beaucoup l'esprit, mais c'est pas une raison !!! au moins tu pourrais parler de ce qu'on fait à côté, ou faire semblant de t'y intéresser...

—Et puis tu t'emballes ! c'est vrai que le mémoire, c'est quelque chose d'écrit et qu'il faut bien qu'on le fasse, mais ce n'est pas la seule chose qu'on nous demande, on est censés produire aussi, nous on essaye, mais tu ne nous soutiens pas vrai--ment.

—Je suis vraiment désolée les filles, je sais vraiment pas comment je pourrais m'y prendre autrement, je fais ce que j'ai à faire et puis c'est tout. Vous avez qu'à vous adresser à la « marine dormeuse », on dirait que la moitié de la journée lui est consacrée, je sais que quand on panique, on a tendance à se réfugier dans le sommeil, mais c'est pas une raison. Elle, elle a l'impression de nous faire avancer, notre mère nous a toujours dit qu'il fallait bien dormir, que ça permettrait de classer les informations, et bien sûr la « marine dormeuse » elle l'a crue. Moi aussi j'y crois, mais maintenant il va falloir manger de la vitamine C, boire du coca et faire une cure de Guronsan sinon, on aura jamais le temps.

—Es-tu bien sûre qu'il s'agisse d'une question de temps ? penses-tu que si nous avions plus d'heures dans une journée, on y arriverait mieux ? moi je n'en suis pas persuadée... Je pense que c'est plus un problème de regarder le projet dans l'ensemble. C'est comme si nous étions incapables de faire

plusieurs choses en même temps. Quand Marine écrit, elle ne peut pas faire des photos ou les classer! Elle n'arrive pas à écrire une partie de la journée pour mettre en pratique l'autre partie de la journée. En tout cas, c'est bien la peine d'être aussi nombreuses sur ce boulot si on n'arrive pas à aménager notre temps, ou aménager notre esprit, pour parvenir à faire chacune notre boulot. »

Le 12/04/05

23h36

Bon, aujourd'hui je me suis prise par la main et j'ai importé dans mon ordinateur tous les petits films que j'avais faits, devant mes films cultes et puis toute seule, en faisant le tour de mon corps. Pour l'instant je ne sais pas trop ce que ça va donner mais je les ai visionnés et il y a des trucs marrants, je ne sais pas encore ce que je vais en faire, du coup je n'en dis pas plus.

Ce soir, je suis allée au vernissage de l'expo sur Yohji Yamamoto au musée des arts décoratifs. L'occasion de se payer un bain de foule, au milieu de gens qui n'en peuvent plus d'être là et qui font des commentaires complètement déplacés sur les éléments de l'exposition.

C'est étrange cette vague de présentation de « work in progress » ça fait pas mal de temps que c'est dans l'air, et Yamamoto nous montre donc ses travaux en cours, une reproduction de son bureau, des croquis, des patrons, le tout, en vrac, empilé en tas dans des vitrines éclairées aux néons. Il présente aussi ses sources d'inspiration : multitude de costumes d'époque, ou de folklore. Certaines de ses créations sont exposées à l'extérieur des vitrines, directement en contact avec le visiteur, certains se permettent même de toucher. Il semblerait, selon l'un des gardiens du musée, que

Yamamoto ait voulu que l'on puisse toucher ses vêtements et qu'il aimait l'idée de pouvoir observer leur dégradation. Pourtant on veille partout à ce que personne ne touche à aucun bout de tissu.

Dans le cadre de ce musée, qui a eu tendance à exposer toujours de la même façon, dans des lumières tamisées, on est agréablement surpris de pouvoir vraiment voir les vêtements. Yamamoto ne semble pas inquiet de l'effet néfaste que pourrait avoir une lumière aussi crue sur ses vêtements, ni par le fait que les personnes soient tentées de les toucher, puisque, comme le dit le titre de l'expo, ce sont "Juste des vêtements".

Partout on cherche à montrer ce qui est à l'origine de la création, c'est d'ailleurs ce que je suis en train de faire ici... Le dispositif, le procédé créatif prime même parfois sur la réalisation. C'est comme si on ressentait le besoin de montrer tout le travail qu'il y a derrière chaque création, comme s'il fallait le rendre visible pour justifier les choix. Quelque part cette intrusion dans son univers de travail démythifie un peu le tout. Comme si, jusqu'à présent, on avait l'impression que ses robes étaient sorties de nulle part et que maintenant on pouvait voir d'où elles viennent... En même temps, cela nous permet de mieux les comprendre, d'observer ce qui est à l'origine, c'est étrange. Cette installation nous fait sortir de l'univers de la mode, complètement guindé, ou chaque pièce est une œuvre d'art, qu'on ne devrait même pas oser regarder. On sent que Yamamoto se questionne sur le vêtement, qu'il cherche à découvrir quelque chose dans les formes, les contraintes du corps ou du droit-fil. Ce qui compte c'est la recherche, le questionnement, et les vêtements n'en sont que des illustrations. Ils ne comptent pas en tant qu'objets, mais plutôt en tant que résul-

tats d'une investigation, en tant que réponses. Ce qu'il fait ici, c'est confronter ces réponses à un public.

C'est un moyen de rendre la création moins obscure, moins secrète, moins élitiste, dans un désir de partage, comme un travail didactique.

Le 13/04/05

15h32

Peut-on considérer qu'il s'agit d'un journal, quand je ne raconte pas vraiment toutes les choses qui se sont passées dans ma journée ? Même s'il m'arrive de dévier un peu, je fais toujours en sorte de ramener la discussion à mon travail. Ce qui est le plus troublant. C'est de me rendre compte que je fais des choses, dans le but de les raconter. Faire de ma vie quelque chose de « racontable », qui puisse intéresser les autres. C'est quelque chose que j'avais déjà remarqué lors de ma semaine 1 photo toutes les 1/2 heures. Il est toujours plus agréable de pouvoir écrire qu'on est allé au vernissage de Yamamoto, plutôt que de n'avoir rien à raconter parce qu'on a passé la soirée, vautré dans le canapé. C'est encore une façon de soigner son image.

Mais de toute façon, ce n'est pas ma vie que je raconte, j'en montre seulement un aperçu, et c'est parce que je ne veux en montrer qu'un aperçu, et pas toute sa vérité, que je choisis de la montrer de façon subjective, selon un certain angle (celui de mes cadrages en photo, celui de mes questionnements sur mon travail à l'écrit). C'est juste étrange de me rendre compte qu'il y a plein de choses que je fais dans la journée que je peux ramener à mon projet, et c'est certainement parce que je suis arrivée à un point où je me dis que

c'est dangereux de penser à autre chose qu'à mon projet, et qu'à mon mémoire.

Ce « journal » n'a en fait de journal, que le fait qu'il soit journalier.

On m'a suggéré qu'il se pourrait qu'il y ait des jours où je n'aurais rien à écrire... C'est une chose que je m'étais dite au début de mon journal, pour me rassurer, et me donner le droit de sécher, si cela m'arrivait. Mais le but de l'opération, c'est de me contraindre à écrire. Jusqu'à présent, je me suis assise tous les jours devant mon ordinateur sans connaître auparavant le contenu qu'aurait ma page du jour, et en me disant que je n'arriverais pas à la remplir. Tous les jours j'ai fini par trouver des choses à dire. Ce n'est pas intéressant tous les jours, mais au moins c'est tous les jours. C'était la chose qui compte.

On m'a proposé un autre terme pour remplacer « mise en forme » : « scénariser ». Personnellement l'idée me fait aussi peur... Je suis tétanisée par l'idée de faire des choix, parce que faire des choix c'est surtout renoncer. Ici c'est la « marine en psychanalyse » qui panique. C'est un peu ridicule puisque, jusqu'à présent, j'ai quand même réussi à faire des choix dans mon travail, et qu'au fond de moi, j'ai une idée bien précise de ce que je veux et de ce que je ne veux pas, il suffit que je liste ces choses dont j'ai envie.

16h46

Comment j'aimerais que mon travail soit montré ?

S'il s'agissait d'un livre, il faudrait qu'il soit d'une assez grande taille, un peu plus qu'un A3, un format homothétique à celui d'une photo numérique (4/3) pris dans le sens de la largeur, reliure à gauche. Je veux qu'on puisse l'ouvrir en grand, et qu'on puisse, une fois ouvert, regarder les images en long. Je voudrais un papier mat, plutôt de basse qualité

(genre papier journal) et que l'ensemble soit souple. Les photos seraient présentées parfois en pleine page, parfois en bandes fines, comme des phrases placées dans la page. Pour ce qui est du texte, je pense qu'il s'agirait juste d'une discussion entre mes différents « moi » placée au début, ou à la fin du livre. Il y aurait un descriptif pour chaque série (le jour, l'heure, le dispositif...)

S'il s'agissait d'une exposition. Il y aurait certainement des phrases de photos qui parcourraient les murs sur de grandes longueurs. Les séries seraient tirées sur des rouleaux de papier mat, suffisamment épais pour pouvoir être encollé directement sur le mur, pour que cela fasse partie du mur, comme une frise. Ma fameuse semaine serait elle aussi directement collée sur le mur, une ligne par jour, comme si la série ne formait qu'une seule photo, qu'une seule image sur laquelle on observe le temps passer au travers des ombres et des lumières. Je serais tentée de la présenter dans une impression noir et blanc très contrastée, pour que justement, on ne fasse attention qu'à la lumière. Je pense que j'aimerais bien montrer (pour les photos dans mon village par exemple) les différentes manières de les classer, montrer toutes les photos que j'ai prises par jour pendant ces huit jours, sans censure, puis les montrer par lieu, et enfin par promeneur. Dans ce cas-là, les photos seraient toujours encollées au mur, mais par bloc, ou alors en ligne pour comparer les différents jours. En fait non ! Je préférerais qu'on puisse passer d'un ensemble à un autre pour observer soi-même les changements. Il y aurait des films aussi, mais pour l'instant ils ne sont pas présentables. Il y aurait des textes aussi. Cela serait important aussi que l'on comprenne que les photos sont disposées dans un souci de montrer le temps qui passe.

18h09

Il s'agit aussi du mémoire, il faut que je commence à penser à sa présentation finale. Ma contrainte est d'écrire 1 page A4 par jour, du coup je suis un peu obligée de conserver ce format, mais plutôt dans le sens de la longueur, pour qu'une fois de plus, on puisse le lire un peu comme un panoramique. Les pages ne seraient donc imprimées que sur le recto, de façon très sobre et, en vis-à-vis, il y aurait les photos, les références, entassées, collées, glissées dans des petites enveloppes... un peu comme une collecte, comme un journal où l'on consigne des idées. Pour chaque série de photo, il y aurait une description du dispositif qui en est à l'origine : une description formatée qui serait toujours composée des mêmes éléments (jour, intervalle entre chaque photo, lieu...). Si j'ai envie que les visuels soient présentés en vrac, c'est parce que c'est la façon dont je les montre en ce moment. J'aime que les gens puissent manipuler les photos, comme des petites cartes, que l'on peut regarder à son propre rythme, dans l'ordre ou dans le désordre.

Le 14/04/05
(retranscrit le 17/04/05 à 18h58)

18h10

Aujourd'hui j'écris à la main, c'est le seul moment de la journée où j'ai le temps d'écrire, et je n'ai pas mon ordinateur sous la main.

En fait, je me rends compte que c'est un peu étrange que mon journal ne soit pas manuscrit. S'il l'était, je ne pourrais vraiment pas revenir sur ce que j'ai écrit sans que ça se voie. C'est un peu la même différence qu'entre le numérique et l'argentique. Le numérique permet à des personnes, qui ne sont pas des photographes, de prendre des photos sans avoir peur qu'elles soient complètement ratées, mal cadrées, ou floues. Il leur suffit d'en prendre beaucoup pour qu'il y en ait une de bien dans le tas. C'est la même chose avec l'ordinateur, on peut écrire des choses en prétendant que c'est du premier jet, tout en pouvant corriger les fautes et les erreurs de syntaxe ou toutes les choses absurdes qu'on peut écrire parfois.

(En relisant ces lignes, le 17 avril, je me rends compte qu'il n'y a aucune rature et que tout semble sorti d'un trait, cependant, dans un souci de perfection, je ne peux m'empêcher de reformuler des passages)

Quelqu'un m'a parlé de "Sur la route" de Kerouac. Il a écrit

ce roman sur une seule feuille, constituée de plusieurs feuilles assemblées bout à bout, pour former un manuscrit composé d'un seul rouleau de papier placé dans sa machine à écrire, dans le but que son roman soit écrit d'un seul jet, sans retour possible.

Je ne sais pas pourquoi, mais ça me fait penser aux plans séquences qui m'ont toujours fasciné au cinéma. Le fait que les scènes soient préconçues et tellement répétées leur donne une certaine perfection, et l'on admire surtout la prouesse technique d'un cinéma sans montage. J'ai vu, dans le cadre d'une projection à la Fémis, le court-métrage d'un étudiant, qui avait entrepris de s'exercer au plan séquence. Il présentait donc un film qui n'était qu'un seul plan séquence de 11 min. Le plan se déroulait en extérieur, et commençait alors qu'il faisait encore jour, pour se terminer dans la nuit. Toute l'équipe a donc travaillé toute une semaine, en répétant toute la journée pour tourner le plan au moment où le soleil se couche, et en recommençant chaque jour pour arriver à ce que le plan soit le plus parfait possible. Ce n'est que le dernier jour qu'ils sont parvenus à atteindre leur objectif.

L'équipe était entièrement dépendante de ce coucher de soleil, et chaque jour ça se jouait à quelques minutes près, et ils auraient très bien pu ne jamais y arriver. Imaginez la pression sur la personne qui, malencontreusement, se trouve dans le plan alors qu'elle n'a rien à y faire, ou sur le perchman quand le micro rentre dans le cadre...

Pour rajouter à la difficulté, il y avait un mouvement de caméra circulaire qui passait successivement sur plusieurs personnes, pour revenir ensuite sur le cadrage de départ.

C'est une maîtrise du temps qui me dépasse, qui m'affole, parce qu'il ne s'agit pas d'une seule personne qui tourne son

film en DV, mais de toute une équipe qui doit se coordonner.

Dans un sens, c'est un peu ce que j'ai essayé de faire avec mes photos. Bien sûr c'est à une autre échelle puisque Justement je suis seule dans l'affaire et qu'il s'agit de photos et non d'un plan-séquence... Mais je voulais être contrainte par le temps. On m'a dit un jour, « Tes photos, c'est comme un film sans montage ». En effet, elles s'ordonnent en fonction du moment où elles ont été prises, je ne les choisis pas, c'est le dispositif qui décide. En fin de compte cela m'empêche de faire des ellipses, ainsi le temps paraît plus régulier, plus linéaire, réglé comme une horloge, plus « vrai ».

Pourtant, ce n'est vraiment pas la perception qu'on a du temps dans nos vies. Il y a des moments où le temps nous semble défilé à toute vitesse alors qu'il lui arrive parfois de se s'étirer. Cela dépend de nos activités, de si l'on est seul, ou en communauté, de si on attend avec impatience un événement, ou qu'une « dead line » approche est que l'on n'est pas prêt. En plus il faut prendre en compte qu'on perçoit le temps en fonction du temps qu'on a déjà vécu, pour un enfant de 2 ans, un an c'est une éternité, puisque c'est la moitié de ce qu'il a déjà vécu, pour moi, un an, c'est 1/24 du temps que j'ai déjà vécu, plus ça ira et plus les années passeront vite.

Le 15/04/05

19h18

On m'a conseillé, ce matin, d'essayer de faire le point sur ce que j'ai écrit pendant ces 15 premiers jours, je suis à la moitié, et il est vrai qu'il est important que je sache de quoi j'ai parlé et ce que je n'ai pas encore abordé. Même si c'est un « journal » écrit le plus instinctivement possible, il ne faut pas que je perde de vue que j'ai des choses précises à dire. Comme chaque jour je relis la page de la veille, je me rends compte aujourd'hui que, dans l'ensemble, qu'il n'y a pas trop de redites ou de problèmes de forme. J'ai corrigé au fur et à mesure.

Je ne sais pas si j'ai besoin d'écrire ici le récapitulatif de mon journal, après tout, vous venez de le lire... Il serait plus adapté que je l'intègre en annexe, avec les photos...

C'est étrange, maintenant que je relis ce récapitulatif, j'ai l'impression que je n'arrive pas à mettre le doigt sur ce qui manque, non qu'il soit fini, mais plutôt que j'ai besoin d'amener les choses petit à petit, chaque jour, et que chaque chose soit présentée dans un certain contexte... J'ai envie que les choses n'arrivent pas comme un cheveu sur la soupe, que l'on comprenne que c'est comme une discussion, et que, par conséquent les choses s'enchaînent, dans le raisonnement.

Je sais, par exemple, que je dois parler de cette vague de produits personnalisables que l'on trouve partout : calendrier ou tasse avec notre propre photo, ou encore un livre personnalisable pour avoir l'impression d'être le héros d'une fiction.

Je dois aussi parler de Pierrick Sorin et de son œuvre, notamment "Réveils" qui a sûrement été à l'origine de mon envie d'autoportrait et d'auto-filmage, ainsi que de mon désir de contrôler, de maîtriser l'incontrôlable : la vie.

Pour l'instant ce sont les deux choses dont j'aimerais parler mais pour lesquelles je n'ai pas encore trouvé le moment approprié. En même temps il y a des choses dont je n'avais pas prévu de parler, comme le plan séquence du court-métrage de l'élève de la Fémis, et pourtant, il avait tout à fait sa place dans mon journal à ce moment-là.

Le fait d'écrire sur une longue période me laisse le temps de penser à mon projet, à mon rythme, et de ne pas avoir une idée trop préconçue sur le contenu de mon mémoire. Je me laisse le temps de penser à tout ce qui entoure mon projet, tout en découvrant de nouveaux éléments. Dans un sens, je pourrais continuer indéfiniment puisqu'une grande partie des choses qui sont dites ici, je les ai découvertes en même temps que je les ai écrites. Mais il y a un moment où l'on doit s'arrêter, où l'on estime que c'est fini. J'ai tellement peur de ne jamais ressentir l'aboutissement, que j'ai prévu, depuis le début, date à laquelle il serait terminé. Si j'ai pris cette décision, et opté pour cette forme peu commune de mémoire, c'est que je savais très bien qu'autrement j'aurais terminé l'écriture la veille du rendu, et qu'il aurait été imprimé vite fait mal fait, en A4, avec une reliure spirales plastiques. C'était une question de survie...

Relire tout mon journal m'a en fait permis de prendre de l'avance sur mon boulot de début mai, le boulot de la « marine chargée de mise en forme », maintenant je sais de quoi j'ai parlé et à quel endroit j'en ai parlé, j'ai fait quelques corrections, j'ai réécrit des passages peu compréhensibles.

Je pense que dès demain je vais faire le tour des choses que j'ai écrites depuis le début de l'année, histoire de ne pas en oublier.

Le 16/04/05

18h15

En fin de compte, je trouve ça vraiment bizarre d'essayer de faire en sorte que tout rentre dans mon journal, de faire en sorte que je n'oublie rien, ça ne me paraît pas trop dans l'esprit du « journal » dans lequel les choses sont écrites comme elle viennent. Mais peut-être qu'au fond c'est ce problème de vérité, d'objectivité, qui me gêne encore une fois, ce besoin que j'ai, que tout soit toujours dans le vrai pour être valide. C'est comme l'importance de la véracité dans une recherche scientifique, j'ai l'impression que ma recherche, mes expérimentations n'auront de valeur que si elles sont réalisées dans les règles que je me suis imposées.

Pourtant je le sais depuis un moment, et j'en ai déjà parlé : l'important, c'est d'être dans le juste, par rapport à mon discours et par rapport à ce que je cherche à communiquer aux autres. L'important au fond, c'est que l'ensemble paraisse juste à la personne qui le regarde et que cela lui parle.

En écrivant la page d'hier (et celle-ci aussi), c'est comme si je me vendais, puisque je vous dévoile le fait que je fais des relectures et que je note les choses dont il ne faut pas que j'oublie de parler. Dans un sens, j'aurais aussi bien pu le faire sans que vous vous en rendiez compte, j'aurais pu faire en sorte de faire quelque chose qui aurait paru juste à tout le

monde, sans que personne ne se rende compte qu'en fait ce n'était pas vraiment la vérité, que ce journal avait des parties préméditées. C'est marrant parce que j'ai l'impression qu'en en parlant je retourne dans cette vérité, cette sincérité dont je ne peux me détacher, mais peut-être qu'il y a du juste là-dedans...

La réalité, c'est que, même si mon mémoire a une forme de journal, cela n'empêche pas le fait qu'il soit un mémoire et qu'il est tenu d'avoir un certain contenu, ayant un rapport avec mon projet.

J'ai relu toutes mes notes depuis le mois de septembre, je me suis fait un aide-mémoire des choses à aborder, et j'espère que je trouverai les moments les plus opportuns pour en parler dans mon journal.

C'est un peu un travail de concession qui éloigne mon journal de l'objectivité, de la vérité, de l'exactitude que je voulais qu'il ait, en tant qu'« auteur à contrainte », pour le rapprocher du travail de « l'étudiante rédigeant un mémoire » qui est contrainte de montrer un certain contenu.

Le 17/04/05

17h19

J'ai demandé à Camille, graphiste, ce qu'elle pourrait imaginer faire avec mes photos...

« — J'ai pensé que, comme tu as aussi des films, il faudrait pouvoir intégrer ça dans un cd-rom ou quelque chose dans le genre. Dans ton livre, il pourrait y avoir une partie bouquin, très propre, analytique, jour par jour, bien reliée. Ensuite, une partie CD, plus vivante, qui propose plusieurs lectures, avec des modes aléatoires, ce genre de trucs et enfin une partie plus fouillis, des cartes en vrac dans une enveloppe, des objets, des rouleaux de photos, genre « recherche archéologique ».

Ce qui est intéressant et complexe dans ton projet, c'est que, d'un côté c'est super linéaire, c'est classé jour par jour, minute par minute, c'est très strict, et que de l'autre côté tu le montres aux gens, dans une pochette, en vrac.

— Peut-être que je le montre comme ça par défaut, parce que je n'ai pas trouvé le bon moyen pour le montrer.

— Mais il faut que tu choisisses, soit tu prends le spectateur par la main, en lui montrant tes photos de manière très linéaire, soit tu décides de le laisser découvrir tout seul ce qu'il a à découvrir dans tes photos. C'est pour ça que de montrer ton boulot sous plusieurs formats, ça te permet à la fois, de montrer que tu fais des choix dans un bouquin en

imposant un certain sens de lecture, ça te permet aussi de laisser à chacun découvrir les images en vrac et donc de les regarder comme il a envie, à son rythme, de les coller si c'est des stickers... Et ensuite ça te permet, avec le cd-rom d'imposer un peu plus la notion de temps, en termes de défilement d'images, en proposant des images en mode aléatoire, ou à intervalles de temps irrégulier.

— Mais si je le présente en vrac, il y a des décisions graphiques à prendre, disposer le texte etc... Pour que les gens s'y retrouvent.

— Oui, mais si tu présentes ça comme un objet, un ensemble d'images, tu peux aussi imaginer le mode d'emploi qui va avec, et un mode d'emploi, graphiquement, c'est génial

— Oui, mais moi, graphiquement...

— Il y a moyen que tu trouves du monde pour t'aider. Après, c'est vrai que tu manques de temps, du coup tu peux peut-être imaginer comment tu voudrais que soient les choses.

— Moi pour l'instant je pense surtout à la mise en espace puisque ce qu'on présente, c'est surtout une installation, une expo. J'avais vraiment envie de présenter des frises de photos sur des très grandes longueurs, directement collées sur les murs, mais comme ça se passe dans nos salles, on ne peut pas vraiment se permettre de coller des trucs partout.

— Présente un gros tas, que les gens se baissent pour ramasser des photos, qu'eux aussi ils cherchent comme toi tu as cherché. Et puis tu présentes un diaporama, projeté sur une façade.

— C'est vrai que le fait que les gens observent chacun à leur rythme c'est super important et c'est un truc que je n'avais pas vu, qu'ils puissent eux aussi intégrer leur rythme, leur temps. D'un côté il y aurait un diaporama dans lequel le temps est prédéterminé, et choisi par moi, et de l'autre un tas

d'informations où le temps passé devant chaque photo sera propre à chacun. Quand on déambule dans une expo, on le fait chacun à son rythme. Mais c'est vrai que s'il s'agit d'un tas d'images, chacun devra se pencher pour voir, et prendre les images en main pour les découvrir. Mais j'aime bien l'idée de mettre quand même les photos en tapisserie au mur parce que les regarder comme des motifs, c'est réussir à voir le temps dans une seule image, composée de dizaines d'images. Enfin je pense que ça doit être tout ça ensemble. »

Après ça, je lui ai dit à quel point j'étais frustrée de ne pas avoir assez de temps pour faire tout ce que j'avais envie de faire sur ce projet. Elle m'a demandé ce que je comptais faire après. Je ne sais pas. Travailler ?!...

En fait je ne sais pas à quoi je m'attendais en enregistrant cette conversation, mais j'ai été plutôt surprise, je pensais qu'elle m'aiguillerait question graphisme, mais comme je n'ai pas vraiment commencé, c'était plutôt difficile. En fin de compte c'est plus comme si elle me conseillait en termes de mise en forme, en fonction de la façon dont elle avait perçu mon boulot. Et comme c'est quelqu'un à qui je ne parle pas si souvent de mon boulot, elle m'a montré des choses que je n'avais pas vues.

Le18/04/05

19h15

J'ai relu les pages de vendredi et samedi, concernant le problème que j'éprouve à préméditer le contenu de mon « journal ». J'ai l'impression de m'être un peu embrouillée et de ne pas avoir bien su expliquer ce qui me gênait vraiment là-dedans. En parlant du travail de Sophie Calle, j'avais déjà abordé ce problème de vouloir à tout prix être sincère, alors qu'il suffit d'être dans le juste, et de montrer ce qu'il y a à montrer, même si ce n'est pas la pure vérité. Ainsi, les gens voient ce qu'on a envie de leur faire voir. C'est une préoccupation que j'ai autant vis-à-vis de mes photos, que vis-à-vis de mon journal. Voilà, je voulais juste éclaircir ce point.

J'ai fait la démonstration pour les romans personnalisables...

J'ai découvert un site internet sur lequel on peut acheter toutes sortes d'objets personnalisables qui vont des tasses aux t-shirts, en passant par les bijoux, et le roman !!

« Vous avez toujours eu envie d'écrire, mais ne trouvez ni le temps, ni le courage ? Voici un roman écrit selon vos instructions pour vous ou la personne de votre choix. »

À partir de là, on vous propose plusieurs scénarii : vous êtes poursuivi par un serial Killer, vous avez été victime d'une expérience médicale, ou encore votre meilleure amie (per-

sonnage non personnalisable) se fait kidnapper...

Vous avez toujours rêvé d'être un héros, de vivre une autre vie ? Bienvenue !! vous avez toujours voulu écrire une autofiction ? bienvenue, on la fait pour vous pour seulement 33€. Seulement voilà, ce n'est pas de la grande littérature, rien à voir avec Barthes ou Robbe-Grillet vous, vous êtes un détective privé en herbe, pas un grand intellectuel. On ne peut pas tout avoir !

Après avoir rempli un questionnaire : nom, prénom, nom du fantasme, nom du meilleur ami, nom du PDG, nom du plat préféré, profession....

Voilà ce qu'on obtient :

« C'était dans un petit restaurant à la mode que le PDG de la Alea Jacta Sud, Ernest Antoine avait fourni à Marine Demoury quelques éclaircissements sur le travail confidentiel que l'on attendait d'elle.

Les tables se touchaient presque et il fallait hurler pour se faire comprendre.

L'assistant du PDG, Romain, qui les avait accompagnés, portait un jean moulant. Sur la banquette de moleskine, sa cuisse musclée touchait celle de la détective novice qui glissa son cartable entre eux. »

C'est tellement décalé qu'on ne peut s'empêcher d'exploser de rire en lisant ce texte généré par un ordinateur, et qui emprunte des éléments de nos vies pour en fabriquer quelque chose qui n'a absolument rien à voir. C'est décidé, j'en commande un !

Dans un sens, c'est passionnant et tellement drôle quand on découvre le ton de l'écriture, mais en même temps, quand j'ai lu pour la première fois cette démonstration, je me suis sentie très mal à l'aise, comme si quelqu'un prenait les rênes de ma vie pour me faire faire et me faire dire des choses qui

ne sont pas moi. Même si les situations ne sont absolument pas réelles, je me suis sentie mise à nu. À force de le relire, ça me fait bien marrer, mais sur le coup j'ai trouvé ça indécent.

Je ne peux m'empêcher de penser à ces personnes qui s'exposent à la télé laissant quelqu'un d'autre réorganiser leur vie, leur dire comment ils doivent élever leurs enfants, ou faire leurs courses. Ils demandent à d'autres de faire de leur vie quelque chose de différent de ce qu'elle est. En fin de compte on veut voir des vrais gens à la télé, mais on ne nous montre qu'une fiction issue de leur vie.

Comment peut-on s'exposer autant ? Comment peut-on se rendre si vulnérable aux yeux de tous ? Et comment croire que grâce à ça, on pourrait devenir connu ? Je ne comprends pas. Je ne comprends pas non plus comment les gens arrivent à regarder. Ils sont fascinés par cet étalage de vie, moi je me sens tellement mal à l'aise, c'est comme si j'avais honte pour eux, qui ne se voient pas être vus par d'autres. Bien sûr on est tous poussés par notre côté voyeur à regarder ce qui se passe chez le voisin, moi la première, et, dans un sens, je compte beaucoup sur l'instinct voyeuriste des gens pour qu'ils aient envie de regarder mon projet, ma vie... Seulement j'ai tellement essayé de maîtriser tout ce que je montrais de moi, qu'il ne reste qu'une façade, et Dieu merci !

Peut-être que, dans mon projet, il s'agit surtout de la question : « Comment ne rien dire de soi tout en ne montrant que des photos de soi ? » Je sais bien sûr que je parle beaucoup de moi, rien que par la façon dont je pose qui en dit beaucoup, mais je ne montre que ce que j'ai envie de montrer, rien de très personnel. J'ai le désir de faire intrusion ni dans mon intimité, ni dans celle des autres.

Quand je suis allée prendre des photos chez Ben et Louise, Ben m'a demandé s'il fallait qu'il laisse la porte ouverte en allant prendre sa douche, et pour moi il était évident que non, parce que je ne voulais pas entrer dans une intimité physique alors que le fait d'être enfermée chez eux me mettait déjà mal à l'aise. Peut-être que c'est un excès de pudeur. Ce que je veux dire par là c'est que je n'ai aucune envie de faire du Nan Goldin. Même si ses photos sont extraordinaires, quand je la vois se faire filmer en train de se mutiler à la cigarette, j'ai l'impression de regarder une émission de Jean Luc Delarue, sauf que c'est présenté sur grands écrans à la Salpêtrière. C'est peut-être le meilleur moyen qu'elle ait trouvé pour s'en sortir. Je ne pense pas que ce soit le mien.

Le 19/04/05

17h40

C'est marrant, Sarah est tombée sur un article le "Libération" du 18 avril, qu'elle m'a mis de côté, pensant qu'il m'intéresserait. Il parle du festival de court-métrage de pantin "Côté Court" qui a projeté cette année beaucoup de films évoquant la mort et les rites initiatiques. Il se trouve que l'un des films évoqués est le court-métrage dont je parlais, jeudi 14 avril. Il est constitué d'un seul plan. « Un exercice de style somptueux comme une réflexion silencieuse et tendue sur la mort » Bruno Masi

Il ne fait pas 11 minutes comme je me pensais, mais 9, son auteur s'appelle Nicolai Khomeriki, son titre : "Tempête".

Drôle de coïncidence.

18h11

J'étais en train de prendre des notes sur les choses que je pourrai faire pour mon projet, comme, par exemple, ce qu'il pourrait y avoir dans mon cd-rom. Je viens de me rendre compte que je pourrai aussi bien en parler ici. Dans l'idée, le cd-rom permet de proposer différents types de lecture. Chacun choisit de commencer par une icône, ou par une autre. Certains auront tendance à commencer par celle qui est le plus « en haut à gauche » et de les visionner dans le sens de lecture, pour être sûr de ne rien oublier. D'autres choisiront de commencer par l'icône qui leur parle le plus,

ou celle qui les intrigue le plus. Dans un sens c'est une certaine liberté pour la personne qui visionne.

Ce support laisse la liberté du sens de lecture, du choix du film. Mais pour moi, il est également important que, grâce à lui, je puisse imposer un rythme de lecture, une vitesse de défilement, à l'intérieur des films/diaporama, ce qui me permettra de redonner une notion de temporalité à mes images. Je pensais donc aux différentes façons de faire défiler mes images :

Défilement 1 : Un montage, avec un intervalle de temps variable entre les photos, que j'aurai choisies en fonction de l'importance que je porte à certaines et pas à d'autres, ou simplement en fonction du rythme et de l'enchaînement que j'aurai choisi. Peut-être qu'il y aura de la musique, mais je ne sais pas quoi encore. J'aime l'idée de pouvoir laisser une photo pendant une minute, juste parce que c'est celle-là qui me plaît à ce moment-là. Peut-être que j'y rajouterai des bouts de films, ou des animations de plusieurs images.

Défilement 2 : Mon horloge en temps réel. Je n'ai toujours pas vraiment réussi à la mettre en place, mais je devrais y arriver... Un écran qui fait défiler une image par heure, un autre, une image par minute, et le dernier, une image par seconde. Sachant que les photos du premier écran ont été prises toutes les heures, celle du second toutes les minutes, et ainsi de suite...

Défilement 3 : Les photos défileraient à un intervalle de temps qui serait proportionnel à l'intervalle de temps des prises. Par exemple, si on dit qu'on avait 1/2 heure entre chaque photo et que maintenant on met 1 minute, alors quand on avait 1 seconde entre chaque photo, on a maintenant 0,0333...secondes.

Si $1800 \text{ sec} = 60 \text{ sec}$

Alors $1 \text{ sec} = 0,033333... \text{sec}$, soit 30 photos par seconde.

Défilement 4 : Un défilement libre pour que chacun s'arrête sur l'image dont il a envie, peut-être que du coup il y aurait une page avant où il y aurait toutes les photos en minuscules vignettes sur lesquelles les visionneurs pourraient cliquer. Et dans ce défilement-là on pourrait avoir des séries qui seraient en très longues bandes et qu'on pourrait faire défiler de gauche à droite avec une barre de défilement.

Il s'agit principalement de donner plusieurs perceptions temporelles avec le même matériau de base, mes photos. En tant que regardeur, dans un film, on vit le temps qui passe, dans une série de photos, on l'observe, on l'arrête. Pour moi il est très important aussi de montrer mes photos sous différentes formes pour proposer différentes quantités de temps. Par exemples les différentes façons de relier les 324 photos de ma semaine tirées à chaque fois de la même façon, à la même taille, mais on peut obtenir un cube, un rouleau, un tas de vignettes, un accordéon...

Ha, j'oubliais, il y aurait aussi un défilement aléatoire, histoire que le défilement soit le fruit du hasard, comme si, d'un coup, le temps défilait de façon irrationnelle.

Le 20/04/05

22h56

Aujourd'hui, beaucoup de choses se sont précisées, chamboulées, annoncées, mises en place...

On a beaucoup parlé de la mise en forme de mon mémoire, de la façon dont je vais parvenir à en extraire du contenu, proposer une lecture parallèle pour tous les fainéants qui n'auront pas le courage de tout lire. Si vous êtes en train de lire ça, et si vous avez tout lu, je vous serre la main... Si vous êtes tombé par hasard sur ce paragraphe, et que vous ne lisez ce mémoire qu'en diagonale, oui, vous êtes un fainéant... Mais en fait c'est justement pour vous qu'il était question d'une deuxième lecture...

Et donc, il y aurait dans mon mémoire une colonne où tout le journal serait mis bout à bout et... En fait c'est un peu idiot de vous raconter comment le mémoire sera, puisque vous êtes en train de le lire et que du coup vous êtes bien mieux informés que moi sur sa forme définitive... Mais on ne sait jamais peut-être qu'il ne sera pas du tout comme je me l'imagine aujourd'hui... Donc, il s'agirait de faire en sorte que l'on puisse naviguer dans mon mémoire, comprendre de quoi il retourne, sans pour autant avoir à tout lire. Peut-être que certains mots, ou phrases seraient écrits différemment, en gras, ou en couleur, comme une façon de titrer

dans le texte. En marge il y aurait des choses écrites en parallèle, en rapport avec le journal, mais de façon un peu plus explicative. Peut-être qu'il y aurait des photos aussi, des photos de références évoquées. J'ai envie que mes photos se montrent sur des grandes longueurs, en phrases. Mon mémoire pourrait être un grand accordéon qui une fois replié aurait la forme d'un livre, mais on pourrait le visionner des deux côtés. D'un côté il y aurait mon journal, une colonne, qui se déroulerait sur toute la hauteur (à la française), et de l'autre il y aurait les photos, qui se dérouleraient sur la longueur (à l'italienne).

En fin de compte, j'essaye de faire avancer le boulot de la « marine mise en forme », ça me rassure et c'est bien de prendre un peu d'avance, mais tout se mettra en place une fois que le journal sera fini, plus que 10 jours... je vais tester un peu tout ça pour voir ce que ça donne, ça m'ennuie un peu d'en parler dans le vide.

23h33

En deux jours, j'ai découvert le travail d'un gars qui s'est pris en photo tous les jours pendant un an, Christian Gallais, et on m'a parlé d'un autre qui écrit tous les jours dans un journal dont il se donne la règle du jeu au début de chaque année, Pierre Oudart.

Ce qui est encore plus surprenant, c'est que Christian Gallais écrit : « J'ai progressivement appris que j'étais le lieu d'expérimentation idéal pour ma recherche. Je pouvais me rendre disponible à volonté. » C'est quelque chose que j'ai beaucoup dit et je ne pense pas y avoir fait allusion ici. Quand j'ai commencé à vouloir montrer le temps qui passe, j'ai observé, en le mettant en scène, le changement d'état d'une amie. Seulement, le fait qu'il y ait une tierce personne (ou parfois deux quand je faisais intervenir une maquil-

leuse), ne me permettait pas vraiment d'expérimenter, je ne produisais qu'une série de photos de temps en temps. Quand j'ai commencé à me prendre en photo, je pensais que la seule raison était que je n'avais pas de modèle aussi disponible que moi-même. Ce n'est que plus tard que j'ai pris conscience qu'il s'agissait d'un autoportrait et que cette dimension était devenue primordiale dans l'ensemble de mon travail.

En dehors de ça, Gallais dit plein de choses intéressantes sur l'autoportrait, sur la recherche d'objectivité, sur le choix d'une série plutôt qu'un autoportrait « image unique », sur la recherche de l'amour de soi, pour, à la fin de son expérience, rencontrer les difficultés à assumer cet amour...c'est un résumé un peu bref, mais regardez à droite, il y a sûrement quelques citations.

Je suis allée voir le site de Pierre Oudart, pierre.oudart.org, je n'ai pas encore bien approfondi, mais c'est stupéfiant de rigueur, je vais essayer de voir ça d'un peu plus près.

Le 21/04/05
(retranscrit le 22/04/05)

15h23

Me voici donc, une nouvelle fois, en train d'écrire ma page à la main, faute d'ordinateur...

J'ai souvenir d'un temps où j'écrivais un journal intime, je devais être au collège, ou peut-être même au lycée. Sur la première page, j'avais inscrit un petit paragraphe de bienvenue aux inconnus qui tomberaient sur mon journal. J'avais beaucoup réfléchi à ce que je devais écrire, et comment je devais l'écrire, j'avais même préparé un brouillon, pour ne pas faire de fautes ou de ratures. Dans mon souvenir, voici ce qu'il devait y avoir d'écrit : « Si vous êtes tombé sur ce journal par hasard, j'espère que vous aurez la gentillesse de ne pas le lire » Je ne me souviens pas des termes exacts, mais c'était quelque chose comme ça. Ce qui est marrant, c'est que j'avais laissé traîner le brouillon sur mon bureau, comme si inconsciemment je voulais qu'on le lise, ou que je voulais me dire que quelqu'un pourrait le lire.

Un journal, c'est un moyen de s'adresser à soi-même, mais je pense qu'il y a toujours un désir profond d'être lu malgré tout, comme un désir d'être compris. On sait parfaitement qu'à partir du moment où on laisse une pensée sortir de soi, elle n'est plus vraiment en sécurité, et encore moins dans un

journal intime, puisque les choses sont fixées par l'écrit. Donc, dans un sens, on ne peut pas écrire un journal en pensant qu'il ne sera jamais lu, on fait donc en sorte qu'il puisse être lu (parce qu'on ne sait jamais) et compris (c'est quand même mieux). Si on ne veut pas s'imaginer qu'il puisse y avoir un lecteur étranger, on pense toujours à notre autre moi, celui qui est plus âgé et qui relit, des années plus tard, toutes nos pensées. Celui-là est pire que n'importe quel autre lecteur, il ne montrera aucune gêne à critiquer ouvertement, à critiquer celle qu'on a pu être. « Mais comment j'ai pu écrire tant de conneries », C'est de lui qu'on a peur, c'est pour lui qu'on écrit...

On finit toujours par publier le journal de tel auteur ou de tel autre... Il arrive même que l'on découvre un journal après la mort de son auteur, comme celui d'Amiel, 17000 pages, travail de toute une vie. Quand il est écrit par un auteur renommé, il devient une œuvre à part entière, alors qu'il n'a pas forcément été conçu en ce sens.

Quand j'ai commencé ce travail d'écriture, ce « journal », je ne pensais vraiment pas qu'il ferait partie intégrante de mon mémoire, qu'il y serait retranscrit dans son intégralité. Au fond, c'était un moyen de me dire à moi-même les choses que j'avais à expliquer aux autres. Comme si, pour me rassurer sur le contenu de mon mémoire, j'avais besoin de l'éclaircir, de le mettre à plat, en vrac, devant moi. Ensuite pour rassurer les autres, pour qu'ils puissent me rassurer à leur tour, j'ai commencé à le montrer, pensant qu'il serait illisible. Après tout, je l'avais initié sans penser à une autre finalité que celle d'une prise de note, sans le relire, il était sûrement plein de fautes. Il s'est avéré, assez rapidement, qu'il était tout à fait lisible, et qu'en plus il était agréable à lire par rapport à tout ce que j'avais pu écrire auparavant.

Pour ce qui est du contenu, j'écris ce qui me passe par la tête quand je pense à mon projet, il y a donc forcément une forme de cohérence, je fais en sorte que tout ce que j'évoque soit plus ou moins lié aux réflexions qui découlent de mon travail. De plus, comme j'écris au même rythme que les choses me viennent à l'esprit, il y a une forme de raisonnement, les choses se suivent et se complètent.

Bien sûr, il est évident maintenant, que cette pratique d'écriture colle parfaitement avec mon travail, qui a-t-il de mieux pour expliquer une pratique personnelle, que de l'appliquer à l'écriture ?

Dans un sens, c'est paradoxal, puisque, pour parvenir à me faire comprendre par écrit, il a fallu que je me persuade que je n'écrivais que pour moi, sans penser au fait que j'allais être lue.

Pour ouvrir mon projet aux autres, il a fallu que j'entre un peu plus dans l'introspection.

Le 22/04/05

18h48

Je viens de retranscrire la page d'hier, j'ai du mal à penser à ce dont je pourrais parler aujourd'hui.

En fin de compte quand je retranscris les pages manuscrites, je ne peux pas m'empêcher de réécrire, de reformuler des passages, c'est comme si j'avais besoin d'en dire plus, et de le dire mieux. C'est bizarre parce que ce n'est pas quelque chose que je fais quand je lis la page de la veille, comme si je ne pouvais accepter ce que j'écris que lorsque c'est tapé, je le lis vite fait pour savoir de quoi j'ai parlé. Mais quand je retape, il y a des choses que je ne peux pas laisser passer, du coup je reformule plein de choses et ce n'est pas autant du premier jet que je le souhaiterais.

Dans un sens, j'ai tellement reformulé la page d'hier que c'est comme si j'avais déjà écrit ma page d'aujourd'hui...

Le 23/04/05

13h44

Il fallait bien que ça arrive un jour, voilà : hier, j'ai séché... Je trouve ça quand même drôle que tous les jours je n'arrive à écrire que « plus ou moins une page » en « plus ou moins une heure ». C'est comme si je roulais à une page/heure, comme si la contrainte de départ avait imprimé un rythme, qu'il est devenu difficile de rompre.

Maintenant c'est devenu un rituel connu de tous « t'as fait ta page aujourd'hui ? » (Sarah) ou alors « J'espère que t'écris bien ta page tous les jours » (Blonde) C'est un peu comme si on me disait « T'as bien fini tes devoirs ? » « oui maman » « Il y a intérêt, parce que sinon, tu ne pourras pas regarder la télé ce soir ».

C'est un moment très angoissant en fin de compte, tout comme pouvait l'être le moment où je me mettais à mes devoirs quand j'étais plus jeune. Je dois essayer de me couper de toute distraction possible. Quand je me mets devant mon ordinateur, je commence par regarder si j'ai des mails. Ensuite j'écris la date et l'heure sur mon nouveau document Word. Puis je commence à réfléchir au sujet que je pourrais aborder. En réfléchissant je lance « iTunes ». Je le mets en lecture aléatoire, puis j'avance jusqu'à ce qu'il ait choisi un morceau que j'ai envie d'entendre. Je reviens sur mon docu-

ment Word. Je commence enfin à écrire. Au bout de quelques lignes, je relis, puis, en réfléchissant à la suite, j'enregistre mon document « pomme S » je le nomme en fonction de la date du jour. Voilà une bonne chose de faite. Je reprends mon écriture. Quelques lignes plus tard, mon chat passe près de moi, monte sur mes genoux, il y reste le temps de quelques caresses, puis repart. Déjà distraite, je pense à autre chose, tiens si j'appelais ma tante, je lui avais promis de le faire. Au bout d'une heure de conversation, je reviens à ma page, j'en étais où déjà ? Pour me ressaisir, je change de musique, je fais défiler les morceaux, puis je prends une grande décision : ce serait peut-être mieux sans musique, ça me permettrait de mieux me concentrer. Me voilà donc de nouveau devant mon document Word, et là, c'est parti. Bien sûr il arrive que je fasse des pauses, un tour à la cuisine, un truc à vérifier sur internet, « Tiens, je lance le correcteur orthographique et grammatical, ce sera fait » mais la plupart du temps, quand c'est parti, c'est parti. Le plus dur, c'est de s'y mettre, et encore je ne vous parle pas de ce qui se passe avant que je me mette devant mon ordinateur...

J'ai l'impression de me voir quand j'étais gosse, j'avais toujours bien mieux à faire que de me mettre au boulot : essayer toute ma garde-robe, fouiller dans celle de ma mère, ou encore regarder la télé jusqu'à ce que mes parents se rendent compte que je n'avais toujours pas ouvert mon cahier de texte « Tu as vu que tu as des devoirs à faire ? » « ah bon ? ». Bien sûr que je le savais, c'est pour ça que j'étais devant la télé, en essayant de me faire discrète.

Ça faisait longtemps, en tout cas, qu'on ne m'avait pas rappelé de faire mes devoirs...

Comme si je pouvais oublier quand c'est moi-même qui me les donne.

Le 24/04/05

19h04

Par exemple, ça fait presque une heure que j'ai commencé à me dire qu'il faut que je m'y mette...

Changeons de sujet, non, en fait je voulais revenir sur ce que je disais hier, le fait que le rituel soit établi pour tout mon entourage, qu'on me demande si j'ai bien fait ma page, ou si je n'ai pas oublié de prendre telle ou telle photo. J'y ai repensé hier soir en visitant l'expo de la Maison Européenne de la Photographie, sur les photos d'Andy Warhol, les "Red Books". Ce sont des polaroids qu'il prenait de son entourage, en les classant ensuite par thème dans des petits carnets rouges. Au-delà de la polémique « Au fond, si ce n'était pas Andy Warhol, ces photos n'auraient jamais pu être exposées », j'ai été agréablement surprise par le texte d'introduction à l'exposition, dans lequel on parle surtout du rituel que cela impliquait pour son entourage, la façon dont il regardait les gens avant de les prendre en photo... Certes, on a du mal à distinguer ces photos de celles de n'importe qui, photos en famille, ou avec des amis. Seulement ses amis ne sont pas n'importe qui (Nicholson, Lennon, Jagger...), et puis, lui non plus, il n'est pas n'importe qui, et, on voit bien que jamais ces photos n'auraient pu être prises, ou classées, par n'importe qui. Ce qui m'a le plus touchée dans un sens, c'est

que ce travail soit un peu comme un journal, comme un carnet de photos pour ne pas oublier. Peut-être que, ce qui est important, c'est d'observer la façon dont il a essayé de fixer son temps, non de regarder avidement si on reconnaît untel ou un autre tel... J'avais envie d'entendre parler les gens de ces photos, savoir comment c'était de faire partie de ça, comment c'était de se sentir partie d'une œuvre, de faire partie de la vie de Warhol. Peut-être que pour lui, c'était entretenir une certaine relation avec ces gens-là. C'est ce qu'avait l'air de dire le texte extrait de la préface des "Red books". On n'a pas la même façon de regarder les gens quand on les observe derrière un objectif, parce qu'on ne les regarde pas, on les observe, on les scrute. Forcément je ne peux pas m'empêcher de penser à Nan Goldin. J'ai la sensation qu'ils ont un peu le même regard. C'est comme s'ils cherchaient à décrire, à décortiquer leurs mondes, comme pour garder les gens qui les entourent toujours près d'eux, les immortaliser.

Peut-être que je projette complètement. Au tout début quand je me prenais en photo, c'était mes amis ou les gens qui m'entouraient que je voulais photographier, je voulais pouvoir me dire plus tard, « Tu as été comme ça, et tu étais avec ces personnes-là ». Peut-être qu'il n'en est rien pour Warhol, après tout, il écrit : « Mon idée d'une bonne photographie est une image nette qui montre une célébrité en train de faire quelque chose d'ordinaire ». Quand on voit Mick Jagger poser sur toute une série de photos, on ne peut pas s'empêcher de penser qu'il pose pour une série de mode, pas si ordinaire que ça... Après tout, c'est peut-être lié à l'époque, aujourd'hui on a tendance à faire du pseudo pris sur le vif, genre je me suis même pas maquillé, j'ai pas eu le temps de m'habiller... Peut-être qu'à l'époque, on était moins habitué.

En fait, ça veut dire quoi « faire quelque chose d'ordinaire »? Parce que ce qui est ordinaire pour ces gens-là ne l'est pas forcément pour le commun des mortels... Voir les enfants Kennedy et Radziwell prendre le soleil sur une voiture dans la propriété de Warhol, est-ce que ça nous donne l'impression de les voir en train de faire quelque chose d'ordinaire ?

Enfin, tout ça pour dire que j'ai pensé, en voyant cette expo, que cela avait pu être une façon pour lui de créer du lien avec son entourage, d'avoir un certain rapport avec eux, comme s'ils faisaient partie de sa famille, et qu'en vacances, il aimait les prendre en photo, pour alimenter son album... Peut-être même qu'il n'avait jamais eu l'intention de les publier.

Peut-être que c'est absurde... Peut-être que c'est ce que j'ai envie de voir, parce que cela rendrait sa démarche proche de la mienne.

Le 25/04/05

18h00

C'est fou comme on ne peut pas s'empêcher d'essayer de tout faire rentrer dans notre thème. Et c'est encore plus fou de se dire qu'en poussant un peu, on pourrait y arriver. Il y a une assez grande angoisse à se dire qu'il faut limiter notre thème, se dire qu'on ne peut pas parler de tout, on ne peut même pas parler de tout ce qui nous intéresse, puisque ce serait encore trop vaste. C'est comme si on mettait tout ce qu'on avait dans ce projet final, comme s'il s'agissait du projet de notre vie. Je ne sais pas si c'est le cas pour tout le monde, mais c'est le mien. Dans un sens, ce diplôme est une fin, on termine notre vie d'étudiant, on clôture quelque chose qui a pris tout notre esprit depuis qu'on est en âge d'aller à l'école. C'est comme terminer une vie, c'est une mort. On laisse beaucoup de choses derrière nous, la carte imaginaire, les musées à prix réduits... Sans rire, on laisse le confort de savoir que rien de ce que l'on pourrait faire n'aura vraiment de conséquences graves, en tout cas pas pour quelqu'un d'autre que soi-même. Voilà, et dans un sens, ce projet final, c'est ce qui restera de cette vie, ce qu'on aura réussi à faire de plus abouti dans notre vie d'étudiant, de pas encore adulte. Peut-être que j'aurai pu dire ça à chaque fin de cursus, on suit des étapes et chacune a son

importance, mais cette fois ci, c'est le bord du gouffre, il y a plein de choses à découvrir sur l'autre rive, et j'ai la sensation, sûrement très naïve, que le pont c'est un peu mon projet. C'est lui qui clôture une de mes vies, pour introduire la nouvelle. Il y a donc cette ferveur de tout vouloir y faire rentrer, tout ce que je veux amener dans ma nouvelle vie, comme si mon mémoire était la seule chose que j'avais le droit de faire passer avec moi d'une vie à l'autre.

J'ai l'impression de devenir mystique, tout prend beaucoup trop d'importance à mes yeux. Au fond, j'aurais pu choisir une thème plus précis, le développer, l'interroger, sans jamais y mettre quoi que ce soit de personnel, cela aurait été un projet comme les autres. Ceux que j'ai faits et ceux que je ferai. Seulement, je n'ai pas pu... Quel intérêt ça aurait pu avoir de toute façon ? Ça n'était pas possible, de défendre comme projet de fin d'une vie, quelque chose qui n'a rien de personnel.

Le 26/04/05 (J-4)

23h14

Je ne sais pas pourquoi, mais depuis hier je ressens le besoin de lancer le compte à rebours. Aujourd'hui, c'est donc jour J -4, quelle angoisse ! Une fois que je suis lancée dans un projet je n'ai aucun problème, aucune angoisse pour sa réalisation, puisque tout est plus ou moins prévu. Pendant ces vingt-six jours, j'ai fait ce que j'avais à faire, en suivant les consignes que je m'étais données, et j'étais assez sereine puisque je savais ce que j'avais à faire : écrire une page par jour. Maintenant quelque chose de nouveau s'annonce, il va falloir que je réfléchisse à la façon dont je vais présenter tout ça. C'est comme si juste au moment où je commence à être sûre de moi et de ce que suis en train de faire, se pose un nouveau problème, qui remet tout en question. C'est l'angoisse de la création, qui vient remplacer la plénitude de la production en série.

Mon angoisse à J -4, c'est aussi de me demander si j'ai bien dit tout ce que j'avais à dire, j'essaye de penser à ce que je pourrais rajouter, j'ai peur de ne pas avoir assez de temps. C'est étrange, parce que plutôt que de parler de ce que j'ai à dire, je préfère perdre du temps (en termes de quantité d'écriture) à écrire sur le fait que j'ai peur de ne pas avoir assez de temps.

23h57

Il y a quelque chose de particulier à produire uniquement en série, je ne peux pas me faire à l'idée qu'une photo puisse en dire autant que plusieurs photos, en série. Dans un sens c'est parce que je ne fais peut-être pas confiance à mes photos en termes de Photo, avec un grand « P », mais plutôt en termes d'images, qui ne peuvent pas vraiment fonctionner seules. Par contre il est possible qu'une de mes séries d'images, puisse changer d'état et devenir peut-être une photo ou une fresque et constituer une seule entité composée de plusieurs images.

J'ai besoin de produire des narrations, que mes séries racontent quelque chose qui se produit. Quand mes images se suivent dans le temps, elles racontent quelque chose qui se passe, comme si elles portaient le sigle « fait en temps réel ». Quand je prends des séries de photos où je prends toujours la même chose en photo (que ce soit des détritiques dans un caniveau, des tongs, des rétroviseurs, ou moi-même) c'est une façon de montrer que cette chose-là existe, mais ce n'est pas un fait isolé, puisque regardez, là aussi on y retrouve la même chose. C'est une série, et grâce à ça on peut observer, comparer, analyser, sélectionner, reclasser, ranger, organiser ce que l'on y voit. Créer une série, pour moi, c'est comme constituer de la matière première, rassembler des éléments qui, ensemble, racontent quelque chose.

Au fond, l'une des questions est : Pourquoi je ne pourrais pas tout simplement faire des films, qui sont par principe idéaux pour mettre en place une narration ? Non, pas maintenant. Pour l'instant c'est comme si je découvrais la façon de raconter des choses qui se passent, qui ont un rapport avec le temps, au travers d'images, et ensuite, au travers de textes. Dans un film, il faut montrer la chronologie, sans

jamais respecter le temps, en le réinventant, en découvrant une nouvelle façon de le faire ressentir, sans le montrer dans sa réalité. On peut très bien montrer en 1h30 une histoire qui se passe sur 24 ans. Quand on fait un film, il faut choisir ce qu'il est important de montrer et ce qui ne l'est pas, ce sur quoi on s'appesantira, et ce qui ne sera qu'effleuré. Je ne suis pas encore prête à ça, mais ça viendra, peut être plus vite que je ne crois...

Le 27/04/05 (J -3)

14h36

Je relisais ce que j'ai écrit hier soir. J'ai remarqué qu'il y avait tout un vocabulaire sur la façon de toucher des instants, de palper le temps, et, par principe, tout ce sur quoi on passera du temps, sera lourd. « Appesantir » « Peser ». Ce que j'aime dans une série de photos, et j'en ai déjà parlé, c'est qu'on puisse passer du temps à regarder, à contempler un instant, dont la photo témoigne, ce que ne permet pas le cinéma. Je suis étonnée de voir que les termes pour qualifier un film contemplatif sont souvent très péjoratifs. « Ça se traîne, ça s'appesantit, c'est lourd, ça manque de peps ». Dans le cinéma, plus personne ne regarde vraiment, plus personne ne prend, ou n'a le temps de regarder vraiment, on ne laisse plus le temps à personne de regarder vraiment. C'est comme si on faisait en sorte de mettre le plus de choses possible, dans le moins de temps possible, on veut rentabiliser le temps. Le temps est plus distordu que jamais, nombre de « flash-back » et d'ellipses rendent la lecture complexe. Aujourd'hui, les films vont à un rythme que personne n'aurait pu suivre il y a 50 ans. L'image se consomme vite et en grande quantité. Comment faire le tri quand on est bombardé ? À cela s'ajoute l'impossibilité de naviguer dans le film, de l'arrêter, ou de revenir en arrière. Regarder un film, dans un sens, c'est laisser au cinéaste le choix de l'al-

lure à laquelle il fait défiler les images, ce qui nous met, en tant que regardeur dans une position passive, de consommateur. Consommateur incapable d'avoir le recul nécessaire pour se faire une idée de ce qu'il est en train de regarder : les films nous sont envoyés comme par intraveineuse, on s'assoit, on lance l'injection, et c'est parti pour 2h d'images à 24 images/sec. Bon voyage...

En même temps, par ces multitudes d'images, le cinéma innove et propose de nouvelles perceptions temporelles. Dans "Memento", Christopher Nolan propose une diffusion inversée des scènes. On est perdu dans le temps, on cherche à se souvenir ce qu'il s'est passé avant. Le problème, c'est que ce qu'on a vu avant c'est en fait produit après ce que l'on est en train de regarder. Comment faire ressentir le sentiment du personnage principal, incapable de se souvenir de l'instant qu'il vient de vivre ? En inversant la chronologie des scènes, pour mettre le spectateur dans une situation similaire.

Comment ne pas citer aussi les films de David Lynch, qui s'emploie, notamment dans "Mulholland Drive", à nous faire ressentir l'étrangeté de certaines situations ou l'absurdité de certains enchaînements de scène, comme des représentations de rêves. Il est vrai que dans les rêves, pour le coup, on perd toute notion de temps et d'espace. Il n'y a plus aucune règle, on passe d'un espace clôt à une prairie sans bouger le petit doigt. On tombe enceinte pour accoucher la minute d'après. C'est un monde parallèle où les contraintes n'ont plus aucune prise sur nous ou sur ce qui nous entoure. Tout nous semble irréel parce que rien n'est géré par les règles d'espace et de temps qui sont encrées en nous. Ce qui est incroyable chez Lynch, c'est qu'il parvient à nous le faire ressentir, sans virer à la science-fiction.

Le 28/04/05 (J -2)
(retranscrit le 29/04/05)

17h 30 manuscrit

Pourquoi cette angoisse de la fiction ?

Angoisse de choisir dans le réel pour créer un autre réel, une autre réalité, qui serait une réalité que j'aurais choisie toute seule. J'ai peur de faire quelque chose de pas crédible.

La fiction n'a pas la cote. Beaucoup de gens préfèrent regarder la vraie vie à la TV dans des émissions comme "Vis ma vie", ou les émissions de Real TV, plutôt que de regarder un film, ou plutôt que de vivre leur propre vie. Comme ça, ils n'ont pas besoin de se demander si ça leur a plu, si ça leur paraît bien fait ou plausible, puisque de toute façon c'est la vérité, c'est comme ça et ça ne pourrait être autrement. On a l'impression de mieux connaître la nature humaine, puisqu'on passe la journée à la regarder sur un écran.

Au cinéma, on met aussi en avant la vraie vie, c'est ce que les gens ont envie de montrer, et c'est ce que les gens ont envie de voir. On voit donc apparaître des films inspirés de faits réels, ainsi le documentaire "Fahrenheit 9/11" reçoit la Palme d'Or, on voit même des fictions inspirées de faits réels, tels "Elephant" ou Ray, pour arriver à la véritable autofiction, ou le film est filmé pendant que les faits réels se produisent : "Tarnation" de Caouette. Ce serait se voiler la

face que de dire qu'une fiction peut ne s'inspirer de rien, forcément on ne peut que s'inspirer de la réalité pour écrire de la fiction, mais je ressens comme un vent de réalité à tout prix. Ce n'est sûrement pas nouveau. Depuis un moment déjà on s'intéresse davantage aux vies privées des acteurs qu'à leurs prestations professionnelles. Tout le monde s'étonne de la vérité, de la réalité de la vie. « Ces gens extraordinaires mangent et utilisent les toilettes tout comme nous, c'est fou !! ». D'un autre côté, on met en avant la personne la plus quelconque. À elle aussi on peu lui trouver quelque chose en dehors du commun « waouh, elle est agoraphobe, et celle-là, elle déteste les chiens, c'est fou !! »

“Strip-tease” commençait, il y a plus de 10 ans, en mettant en avant les vies extraordinaires que tout un chacun peut mener. Il y a trente ans, Warhol pressentait déjà le mouvement avec d'un côté « chacun d'entre nous à droit à son 1/4 d'heure de célébrité » et de l'autre « Mon idée d'une bonne photographie est une image nette qui montre une célébrité en train de faire quelque chose d'ordinaire ». Et si n'importe qui devenait un personnage public, alors, les célébrités devraient d'autant plus montrer qu'elles peuvent être n'importe qui...

Je m'embrouille, mais c'est pour dire qu'on se trompe de cible, l'important, c'est ce qu'on est capable de créer, d'inventer, d'imaginer, à partir de ce qui existe déjà ou de choses qui pourraient exister.

Pourtant, j'ai le sentiment d'être aussi là-dedans, de raconter ma vie parce que c'est plus facile, et que je suis sûre que c'est la réalité. Sartre déplorait, dans “Les Mots”, son incapacité à imaginer, à inventer, lorsqu'il a commencé à écrire « tout était vrai puisque je n'inventais rien ». Tant que je continue à parler de ce qui existe, il n'y a aucun risque...

« — Mais qu'est ce qu'il ne faut pas entendre ! Tu n'as pas honte de parler de nous comme ça ? Bien sûr tu as le droit d'écrire qu'il nous arrive de douter de tout ça, mais il ne faut pas en faire une habitude. T'es là pour écrire notre mémoire/journal, t'es là pour défendre notre projet, t'es pas là pour le descendre. Il faut que t'arrêtes avec ta vérité de merde !!! Oui, tu es là pour nous mettre en avant et faire croire à tout le monde que notre projet vaut le coup. Bien sûr qu'on doute, tout le monde doute, mais on n'est pas obligé de le dire. Si on ne le dit pas, ça ne veut pas dire qu'on ment, on n'est pas obligé de tout dire tout le temps, on peut garder des choses pour nous.

Oui, on a choisi de nous utiliser comme sujet d'expérimentation, et alors ?

Oui, c'est un fait de société de faire de l'autofiction et de la real TV, et alors ?

Oui, il y a des gens qui ont déjà travaillé sur le même genre de thème, et alors ?

Tu sais très bien qu'au fond de nous, nous n'avions pas le choix, qu'il fallait qu'on le fasse, non seulement parce que la « marine en psychanalyse » en a besoin...

—Eh oh, tu ne vas pas tout me mettre sur le dos non plus !!!

—Non, tu en avais besoin, et c'est bien que ça serve à ça aussi. Mais ce que je veux dire, c'est que ce n'est pas qu'à cause de ça, on fait partie de cette société, on est porté par elle, et c'est normal de se rendre compte qu'il s'y passe des choses similaires aux questionnements que l'on aborde ici, ça s'appelle être contemporain. Et puis on en a déjà parlé, tu l'as même écrit, ce projet, ça n'est pas seulement un auto-portrait, égocentré, et narcissique, c'est plein d'autres choses...

—Ah oui ? lesquelles ?

—Tu te rends compte, que le jury va lire ça ? T’as vraiment besoin d’en rajouter ? Je ne saurais pas dire lesquelles, mais tu sais très bien que ça évoque plein de choses...

—Vas y, tu te vois lui expliquer ça au jury ? Il y a plein de choses, mais vous me prenez au dépourvu, je ne saurais vous dire exactement...

—Mais t’as fini oui ? Tais-toi !! Oui il y a des choses à dire, ce journal le prouve, aujourd’hui on n’en peut plus, on est fatiguées, mais tu as quand même réussi à écrire 30 pages (enfin, 28), en écrivant une page par jour, ça veut bien dire qu’il en a des choses à dire ce projet. Et puis regarde un peu autour de nous, t’es la seule à penser ça, tu paniques, c’est sûrement la « marine mise en forme » qui déteint sur toi. Toi tu as bientôt terminé, plus que 2 jours, alors tâche de montrer le meilleur de nous, pour finir en beauté

—T’as raison ça va déjà mieux, t’es pas « marine coach » pour rien... »

Le 29/04/05 (J – 1)

20h03

Je me sens vidée quand je pense à tout ce que je pourrais mettre dans ces deux pages... « Finir en beauté » elle en a de bonnes la coach !... Surtout, ne pas s’éparpiller. En même temps c’est ce que je fais depuis 1 mois, je me laisse divaguer, digresser (« digresser » c’est mieux, ça fait plus contrôlé, plus sérieux) sur l’espace qui entoure mon projet... « Fais-en ton deuil, « marine relations publiques », tu n’arriveras pas à tout dire, on en a déjà parlé, tu l’as déjà écrit, tu ne parleras pas de tout ce qui nous tient à cœur, c’est comme ça. Et c’est pour cette raison que cette formule de journal nous convient, demain soir, tu arrêteras d’écrire, parce que c’est ce qu’on a décidé. Tu le savais depuis le début, on ne va pas revenir là-dessus. Ce sera la fin de ton boulot, un peu comme ta mort, en tout cas, pour ce qui est de ce projet. Je sais que ça te rend triste, c’est normal. Il y a des chances pour qu’on fasse de nouveau appel à toi, en freelance, pour l’introduction, et la conclusion, si conclusion il y a, et puis peut-être pour rédiger quelques notes pour la « marine comédienne » histoire qu’elle sache de quoi elle a à parler devant le jury. Sinon, le gros de ton boulot s’arrête là, je suis désolée.

—C’est ça que vous appelez une « marine coach » ? Si c’est

ça, merci, vraiment merci beaucoup, ça va bien mieux maintenant, c'est sûr

—C'est vrai que c'est plus la « marine DRH » que la « marine coach », désolée, il y a eu dérapage...

—La « marine coach » était là au début, c'est elle qui a dit « fais-en ton deuil, « marine relations publiques », tu n'arriveras pas à tout dire »

—Oui, ce que je voulais dire, c'est que ça n'a pas d'importance si tu ne dis pas tout, maintenant ce qui compte, c'est que tu profites à fond de ces deux dernières pages, voilà.

—OK, vous savez quoi, je vais aller faire un tour parce que vous m'avez vraiment foutu les boules. Je vais boire quelques verres chez la voisine. Je reviendrai quand je serai calmée, et j'essaierai de profiter au mieux de ces deux dernières pages, (déjà il n'en reste plus que 1 et 1/2, merci les meufs) et vous n'avez pas intérêt à revenir me faire chier ! »
02h57

Je me suis rendu compte en discutant avec les gens qu'il y avait chez ma voisine, pour la plupart diplômés en droit, que lorsque je leur ai expliqué la façon dont je rédige ce mémoire, leur première réaction a été de me faire comprendre que c'était une vaste blague. Quand ils pensent à ce qu'ils se sont fait chier à rédiger leur mémoire portant sur des thèmes moins intéressants les uns que les autres ! Il n'y a même pas eu de seconde réaction, puisque j'ai fait en sorte de ne plus y faire allusion. C'est vrai, l'idée qu'on se fait d'un mémoire est celle d'une réflexion analytique, ordonnée, organisée, mise en forme dans plusieurs paragraphes, eux-mêmes divisés en sous-paragraphes, et ainsi de suite... On est bien loin ici de cette forme prédéterminée. En écrivant ce journal je détourne les règles, je cherche, grâce à lui, à créer une adéquation entre les règles du jeu ou dispositifs

dans mon travail photographique et un dispositif tout aussi contraignant dans mon travail d'écriture. Dans un sens on peut considérer que le contenu et la réflexion sont les mêmes qu'ils auraient été dans un mémoire de type classique, mais il se trouve que mon projet m'a permis d'écrire de façon plus instinctive et qui paraît bien plus agréable. Et aujourd'hui je suis ravie d'avoir fait des arts appliqués et non du droit. Cela m'a permis de découvrir entre autres choses que j'étais capable d'écrire, si l'on prend en compte que le fait d'écrire n'est pas forcément lié à une mise en forme guindée comme celle qu'on a voulu m'imposer pendant toute ma scolarité. Je suis contente que l'on m'ait permis de faire mes investigations par moi-même car j'ai appris autant de choses en prenant mes photos qu'en rédigeant chaque jour ce mémoire hors du commun. C'est marrant, j'ai l'impression de faire un discours de remerciement...

« —Je voudrais remercier mon père et ma mère, sans qui je ne serais pas là aujourd'hui, je voudrais remercier Emma et Bernard mes premiers profs d'arts appliqués, qui ont su avoir confiance en moi et sans qui je ne serai pas là non plus aujourd'hui. Je voudrais aussi remercier Brigitte Smadja, tellement engagée dans nos projets qu'on ne pouvait s'en désintéresser, elle a été la première prof de français, en 15 ans de scolarité, à me dire que je savais écrire, en dessous de mes fautes d'orthographe. Merci beaucoup. Bien sûr je voudrais remercier tous nos profs de DSAA pour m'avoir permis de suivre mon propre chemin, tout en me conseillant chacun à sa manière...

—Mademoiselle, il y en a d'autres derrière vous...

—Attendez, j'en ai plus que pour 2 minutes, je voudrais remercier Marguerite, ma tante, source de connaissances culturelles inépuisables, et source de soutien aussi, voilà.

Oh! J'allais oublier, Mimi, Mélo, Blonde, Louise, Camille, et bien sûr Sarah, pour leur soutien au quotidien, désolée les filles, je suis pas toujours très facile à vivre, en tout cas, merci pour tout. Et puis Laurianne, t'en fais pas on va s'en sortir ! Voilà, et merci à tous ceux qui ont voté pour moi, vraiment, ça me touche beaucoup... »

Trêve de plaisanteries, je craque un peu, mais ça a été une sacrée expérience ce journal, et même toute cette année et en ce moment, comme c'est la fin, je vire un peu au mélancolique. Comme j'ai eu l'autorisation de profiter à fond de ces deux dernières pages, j'ai pensé, enfin, je n'ai pas vraiment pensé, mais j'ai écrit cette mélancolie, et en même temps j'avais aussi envie d'en rire. Je ne sais pas dire au revoir, du coup j'ai tendance à virer au pathétique. Et puis je ne m'en vais pas vraiment ce soir, il y a encore demain, pas la peine de sortir les mouchoirs...

Le 30/04/05 (jour J)

15h22

Voilà on y est, c'est la fin...

Pour cette dernière journée, je me suis dit que je pouvais m'accorder autant de pages que je trouverai à écrire aujourd'hui, mais il y a des chances que ce ne soit pas plus d'une page 1/2, je suis quelque peu formatée maintenant... Ça fait plusieurs jours, ça fait même 15 jours, que je me dis qu'il faut que je parle de Pierrick Sorin. Je me suis rendue compte, il y a quelques semaines que l'une de ses vidéos, Réveils était un peu à l'origine de mon travail, ou qu'il se pourrait qu'elle lui ait donné une certaine tournure. C'est marrant de voir qu'elle a été une forme de genèse, et que ce n'est qu'à la fin que j'arrive à en parler, une façon de boucler la boucle.

Cette vidéo, je l'ai vue pour la première fois il y a 6 ans, à l'époque je pense que je n'avais jamais été autant touchée par une vidéo, ou même n'importe quel travail d'artiste. Dans un sens, en se filmant tous les matins, à son réveil, il a produit quelque chose qui peut toucher tout le monde, parce qu'en le voyant dire : « Ce soir, il faut que je me couche tôt, parce que là, vraiment j'en peux plus », on se voit tous les matins de notre vie, quand notre réveil sonne. Il a parfaitement réussi à passer du personnel à l'universel.

Quand je l'ai revu récemment, ce qui m'a le plus frappé, et que je retrouvais aussi dans mon travail, c'est la rigueur de son dispositif : au début de la vidéo, on le voit en train d'installer la caméra, le déclencheur relié à son réveil, les branchements... Quand le réveil sonne, la caméra se déclenche et le filme au saut du lit. C'est un moyen de maîtriser, par un dispositif, quelque chose qui est incontrôlable, soi-même au réveil, comme pour se surprendre. C'est l'un des seuls moments où l'on a peu de contrôle de soi, du moins physiquement : on a une trace d'oreiller sur la joue, on a du mal à ouvrir les yeux. Tous ses matins sont les mêmes, à chaque fois il se fait la promesse de se coucher tôt le soir suivant, mais en même temps, chaque matin est différent. On sent qu'il est victime de ce quotidien, tout comme chacun d'entre nous. Et ça fait plaisir !

20h04

En fin de compte, je n'ai pas grand-chose à dire... C'est marrant comme j'ai l'impression d'avoir fait mes adieux hier, du coup, à quoi bon écrire aujourd'hui ?

Ce projet, comme je l'ai déjà sûrement écrit est surtout une recherche personnelle, une façon de me découvrir moi-même, histoire de faire le point sur ce que je suis capable de faire, ou ce que je pourrais faire, une façon de me présenter aux autres, de finaliser mon personnage. Dans un sens, ça m'a posé pas mal de problèmes, parce que, si cette recherche était salubre pour moi, elle avait du mal à rentrer dans le champ des arts appliqués.

Mon travail consiste donc, à présent, à me détacher de cette recherche pour prendre des décisions et utiliser mon travail comme une matière première à mettre en forme (je n'aime toujours pas cette expression, mais il n'y en a pas vraiment d'autres plus adaptées ici), pour mettre en avant mes quali-

tés d'artiste appliquée... Il est donc temps maintenant de laisser le bébé à cette chère « marine chargée de mise en forme », en lui souhaitant bien du courage, allez, on compte toutes sur toi ! « Quant à moi, je vous dis bien le bonsoir, bien à vous » dit la « marine relations publiques ».

Mise au point

Portrait : n. m. représentation d'une personne par le dessin, la peinture, la photographie.

« Tout portrait qu'on peint avec âme est un portrait non du modèle, mais de l'artiste. » Oscar Wilde extrait de Le portrait de Dorian Gray

Cette affirmation d'Oscar Wilde m'intéresse en ceci qu'elle dit que tout portrait en somme est un auto-portrait. Quand bien même l'artiste ne serait pas représenté, c'est toujours lui qui se dévoile à travers le sujet-même de la représentation. Dans un sens, quand Basil peint le portrait de Dorian, il en dit beaucoup plus sur l'amour qu'il porte à son modèle que sur la personnalité du modèle lui-même. Le portrait n'est qu'une représentation physique du modèle tandis qu'il dévoile les passions, les obsessions, les intentions de l'artiste.

Autoportrait : n. m. portrait d'un artiste exécuté par lui-même

« Fixer sa propre image sur un support formule le désir de se voir et tente de répondre au comment l'on est perçu. {...} Pour sortir de l'impasse de l'isolement, l'image devenait une issue. L'intérêt d'un autoportrait, image unique, me paraît contestable : il peut refléter une pathologie qui n'intéresse que l'auteur. L'engagement se doit d'éviter le nombri-

lisme, reflet de l'individualisme dans lequel nous sombrons aujourd'hui : la série proposée semble répondre à ce devoir.»

« Durant un an , chaque jour fut entaché du souci de produire l'image. Très vite, mes espérances de qualité technique se sont effacées devant les images floues, le retards dans les tirages, les fonds gris et les irrégularités d'exposition...À ma prétention de photographe s'est substitué un contrat moral dévaluant les exigences techniques {...} La maîtrise de moi-même m'échappait ; ainsi le jeu du paraître n'avait plus prise. » Christian Gallais 5 août 1989-5 août 1990 une image par jour, un autoportrait

Cette pratique est proche de la mienne à bien des égards. Elle part d'un désir assez commun, le désir de se voir et en ce qui me concerne de m'accepter. Elle aboutit à la nécessité d'observer la réception de ce travail par les autres, d'autant lorsqu'ils sont inclus dans mes auto-portraits. Il ne s'agit pas non plus d'une démarche réduite à un narcissisme, entendu dans sa dimension pathologique, mais une quête qui aurait un caractère plus existentiel. Ce qui est intéressant , c'est que Christian Gallais , comme moi, a eu besoin d'un dispositif contraignant, et que lui aussi découvre, alors qu'il croyait avoir la maîtrise de son sujet, que quelque chose lui échappe, en somme que la série des images produites dit autre chose que ce que le projet lui avait assigné de dire.

Sincérité : n. f. Caractère de ce qui n'est pas altéré, truqué

Sincère : adj. Qui est disposé à faire connaître ce qu'il pense ou ce qu'il sent réellement, sans consentir à se tromper soi-même ni à tromper les autres.

Autrement dit, je peux sincèrement croire que je suis dans la vérité - c'est-à-dire dans ce qui serait conforme à la réalité - quand bien même si je suis dans l'erreur, quand bien même

quelqu'un prouverait que je me suis trompée sur une date, un événement. C'est l'attitude de Rousseau, fondateur de l'autobiographie dans ses Confessions.

Je peux faire connaître ce que je pense et sens réellement, indépendamment de la vérité de l'objet de cette connaissance. Être sincère, c'est agir en toute bonne foi, c'est signer un pacte avec moi-même et les autres, mais la sincérité est-elle suffisante pour légitimer mon travail et lui donner un sceau de validité qui vaudrait comme qualité en soi ? Certainement pas :

« La sincérité est un sentiment qui autorise tous les crimes » disait Henry de Montherlant.

La sincérité n'est pas une excuse. Ce n'est pas parce que l'on est sincère, que cela valide complètement notre entreprise. On peut être sincère en se trompant complètement de route.

Mais en même temps quel sens aurait mon travail si je n'étais pas moi-même convaincu de sa validité ? Cette adhésion du sujet à l'objet de sa recherche n'est-elle pas la première condition de cette recherche ?

Vérité : n. f. Qualité de ce qui est conforme à la réalité

Réalité : n. f. Caractère de ce qui a une existence réelle, de ce qui existe comme chose.

Réel, elle : adj. et n. m. qui existe effectivement, et pas seulement à l'état d'idée ou de mot.

Juste : adj. conforme à la réalité, à la vérité ; exact, précis, correct.

Comment faire une distinction entre ce qui est vrai et ce qui est juste ? A priori, ces termes signifient la même chose. Dans un sens, mon emploi du mot juste est plus lié au terme justesse.

Justesse : n. f. qualité de ce qui est tel qu'il doit être, parfaitement approprié, adéquat.

Ce qui est juste, pour moi, est ce qui est approprié, pas forcément ce qui est vrai. Quand on met en place un projet, il y a d'autres choses que la vérité qui rentrent en jeu. Il faut se laisser la liberté de s'éloigner de la vérité pour que le projet soit en adéquation avec notre objectif de départ : ce que l'on veut montrer. Ma sincérité n'a rien à voir avec une vérité objective, elle essaie d'être au plus juste, de ce que pense, je sens et veux montrer, sans tricherie. Et pourtant, pour mieux communiquer ce que je veux dire, je retouche mon journal. Pour contrôler mon image, il m'arrive de prendre une photo plusieurs fois pour choisir celle où je suis la plus jolie. Ce n'est pas parce que je m'éloigne de la vérité que mon travail perd de sa valeur ou qu'il serait moins juste. Mon travail n'est pas un document témoin de la réalité, il se veut œuvre pensée, réfléchie et préméditée.

Philippe Lejeune écrit à propos du pacte **autobiographique** : « C'est l'engagement que prend un auteur de raconter directement sa vie (ou une partie, ou un aspect de sa vie) dans un esprit de vérité. »

On ne peut pas dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, il y a toujours un reste, et la vérité d'un dire n'a d'autre destin que d'être partielle. Celui qui écrit son autobiographie classe, agence, embellit, construit, censure, juge. En ce sens, il fait, même s'il ne le veut pas, œuvre de fiction, à une seule différence près avec l'écrivain de fiction. Il signe un pacte, il s'engage auprès de son lecteur à ne pas mentir, à lui certifier que tout ce qu'il dit est vrai, il le croit, il est sincère. « Le pacte autobiographique s'oppose au pacte de fiction. Quelqu'un qui vous propose un roman (même s'il est inspiré de sa vie) ne vous demande pas de croire pour de bon à ce

qu'il raconte : mais simplement de jouer à y croire. » Pierre Lejeune

Alors qu'est-ce que l'auto-fiction ?

Autofiction « A l'intérieur de cette notion, Lecarme distingue deux grands volets : l'autofiction au sens strict du terme, un récit de faits strictement réels où la fiction porte, non pas sur le contenu des souvenirs évoqués, mais sur le processus d'énonciation et de mise en récit. Roland Barthes par Roland Barthes relève de cette première catégorie. Le deuxième volet, c'est l'autofiction au sens large qui associe le vécu à l'imaginaire. Ici la fiction affecte le contenu des souvenirs. La tentative de Robbe-Grillet se rattache à ce dernier cas de figure. » Mounir Laouyen L'Autofiction : Une Réception Problématique

Dans un sens, je suis peut-être plus proche de l'autofiction, que de l'autobiographie. Je ne m'engage pas à raconter ma vie auprès de celui ou de celle qui s'intéresserait à mon travail, je lui donne à voir des images de moi à un instant donné, mais qui ne disent rien de moi, ne dévoilent aucun secret, mais livrent seulement quelques moments de mon passage, ce que j'en photographie. Je serais alors dans la première catégorie, où « la fiction porte, non pas sur le contenu des souvenirs évoqués, mais sur le processus d'énonciation et de mise en récit ». Et cela d'autant plus que je photographie un événement ou un non-événement au moment même où je suis en train de le vivre. Pourtant, il y a aussi bien dans l'autobiographie que dans l'autofiction cette même tentative de saisir une cohérence, de donner à lire une construction du moi, comme pour en saisir le sens. Je ne crois pas que mon travail soit inscrit dans cette tentative, je me demande même parfois, s'il ne s'agit pas d'une déconstruction du moi, de son effacement au profit de toute

autre chose : regarder le temps qui passe.

« Pour appréhender le temps, il faut prendre la mort comme réelle dimension de la vie. L'existence de l'être n'est pas plénitude, mais un état où il manque quelque chose : l'être est défini par la mort qui lui manque. » Roman Opalka

L'écoulement du temps

« Au lieu d'une vision à l'exclusion des autres, j'eusse voulu dessiner les moments qui bout à bout font la vie, donner à voir la phrase intérieure, la phrase sans mots, corde qui indéfiniment se déroule, sinueuse, et dans l'intime, accompagne tout ce qui se présente du dehors comme du dedans. Je voulais dessiner la conscience d'exister et l'écoulement du temps. Comme on se tâte le pouls. Ou encore, en plus restreint, ce qui apparaît lorsque le soir, repasse (en plus court et en sourdine) le film impressionné qui a subi le jour. Dessin cinématique.

Je tenais au mien, certes. Mais combien j'aurais eu plaisir à un tracé fait par d'autres que moi, à le parcourir comme une merveilleuse ficelle à nœuds et à secrets, où j'aurais eu leurs vies à lire et tenu en main leur parcours.

Mon film à moi n'était guère plus qu'une ligne ou deux ou trois, faisant par-ci par-là rencontre de quelques autres, faisant buisson ici, enlacement là, plus loin livrant bataille, se roulant en pelote où sentiments et monuments mêlés naturellement – se dressant, fierté, orgueil, ou château ou tour... Qu'on pouvait voir, qu'il me semblait qu'on aurait dû voir, mais qu'à vrai dire presque personne ne voyait. » Henri Michaux "Dessiner l'écoulement du temps" dans Passages
Que dire de plus ?

Une question se pose : pourquoi la photographie ? Pourquoi pas le dessin ? Pourquoi pas le film ?

Sûrement parce que c'est un médium que je maîtrise,

contrairement au dessin. De plus, la photographie nous donne une illusion de vérité (eh oui, encore celle-là). Elle fixe les moments, elle capture des instants. Elle semble reproduire à l'identique ce qu'il s'est produit. Quoi de mieux pour une recherche sur le temps et l'autoportrait que d'immortaliser dans l'instantanéité ?

Photographie : n. f. Art de fixer durablement l'image des objets.

« La photographie possède une dimension documentaire inéluctable. Elle ne double pas le temps, comme le fait le film ; elle le suspend, le fracture, le gèle et en cela le « documente ». Elle constitue si l'on peut dire, une vérité absolue de chacun des instants sur lesquels elle assure sa prise. « La photo c'est la vérité » (faisait dire Godard à Michel Subor, dans *Le Petit Soldat*). Mais que veut dire réellement ce qui suit : « le cinéma, c'est la vérité 24 fois par seconde » ? Une chose impossible, puisque le cinéma cache ce que la photo montre : chaque image pour elle-même dans sa vérité nue, qui succombe au défilement » Raymond Bellour L'Entre-Images

« Dernière chose sur le punctum, qu'il soit cerné ou non, c'est un supplément : c'est ce que j'ajoute à la photo et qui cependant y est déjà. (...) Est-ce que au cinéma j'ajoute à l'image ? – Je ne crois pas ; je n'ai pas le temps : devant l'écran je ne suis pas libre de fermer les yeux : sinon, les ouvrant, je ne retrouverais pas la même image ; je suis astreint à une voracité continue ; une foule d'autres qualités, mais pas de pensivité ; d'où l'intérêt pour moi du photogramme. » Roland Barthes La Chambre Claire

A y regarder de plus près, on se rend compte que la photo ne parvient jamais complètement à reproduire la vérité.

Elle n'est qu'un regard subjectif d'un instant.

Subjectif, ive adj. Qui exprime une certitude tout individuelle, qui ne peut être étendue à tous.

C'est un regard subjectif, parce que la photo est prise par une seule personne, moi en l'occurrence. Par mon cadrage systématique, c'est ma vision, mon regard que je propose. Cette subjectivité est accentuée par la présence de mon visage dans le coin inférieur droit. C'est par l'accumulation de la production en série, que j'ai pensé pouvoir retrouver l'objectivité d'une recherche de type scientifique. Dans un sens, la répétition du même cadrage, fait disparaître mon visage, pour dévoiler le second plan qui finit par montrer, presque objectivement, ce qui m'entoure.

Série : n. f. Suite, succession (de choses analogue et constituant un ensemble)

Séquence : n. f. Série de photos constituant une œuvre

« Si Duane Michals a eu si souvent recours aux séquences, ce n'est pas parce qu'il y voit une forme capable de réconcilier l'instantané de la photographie avec la continuité du temps pour raconter une histoire. C'est plutôt pour montrer, par la photographie, que si le temps et l'expérience ne cessent de jouer ensemble, ils ne sont pas du même monde. Et le temps peut bien apporter des changements, le vieillissement, la mort, la pensée-émotion est plus forte que lui ; elle, et elle seule, peut faire voir ses invisibles rides » Michel Foucault La Pensée, l'Émotion préface à la rétrospective Duane Michals

« Photographier, c'est tendre un piège. Soit on met en place la trappe et on attend que la victime tombe dedans, et on appelle cela du reportage ; soit on déplace la trappe pour qu'elle tombe dedans à coup sûr, et on parle d'art. » Pierre Movila, Petits Écrits à Propos de la Boîte à Image
En ce qui me concerne, il ne s'agit ni d'un reportage, puis-

que les personnes prises en photos sont prévenues, ni d'art, puisque rien n'est réellement contrôlé. Par contre, ce qui est sûr, c'est que c'est une façon de me piéger, et de piéger les autres. Même si chacun est prévenu du dispositif, il finit par se laisser surprendre par la quantité et la répétition des prises de vues. Peut-être qu'au fond mon travail c'est à la fois de l'art et du reportage, mais alors un art post-opératoire, ou un art sans visée artistique à priori. Et si c'est un reportage qu'évoque-t-il ? Sinon cette quête, à travers la photographie, de saisir le temps qui passe en assumant ce paradoxe que l'image donne à voir en deux dimensions des gens, des objets et des espaces, mais jamais du temps. Tout mon dispositif et les séries que je produis, ces déroulements quasi-obsessionnels ne sont-ils que cette recherche, à certains égards insensée, de photographier du temps, d'essayer de le maîtriser, de ne pas le laisser s'échapper ?

Maîtriser : v. tr. Réduire par la force, dompter ou savoir parfaitement conduire, traiter, utiliser.

Aléatoire : adj. Qui dépend du hasard, soumis aux lois des probabilités

Maîtriser quelque chose qui ne dépend pas de nous, mais de tout ce qui nous entoure. Bien sûr, on peut faire en sorte de maîtriser plus que je ne le fais, en mettant en scène tout ce que l'on prend en photo. Mais le but ici c'est de surprendre le passage du temps, pour le fixer. Garder une trace de ce qui s'est produit, pour coucher le temps sur du papier, le fixer, le contrôler, le rendre palpable :

Ceci est un objet : il représente 1 minute.

Ceci est un objet : il représente 1 journée.

Ceci est un objet : il représente...

Le 01/04/05	7
Le 02/04/05	11
Le 03/04/05	14
Le 04/04/05	17
Le 05/04/05	21
Le 06/04/05	24
Le 07/04/05	27
Le 08/04/05	30
Le 09/04/05	34
Le 10/04/05	37
Le 11/04/05	39
Le 12/04/05	43
Le 13/04/05	45
Le 14/04/05	50
Le 15/04/05	53
Le 16/04/05	56
Le 17/04/05	58
Le 18/04/05	61
Le 19/04/05	65
Le 20/04/05	68
Le 21/04/05	71
Le 22/04/05	74
Le 23/04/05	75
Le 24/04/05	77
Le 25/04/05	80
Le 26/04/05	82
Le 27/04/05	85
Le 28/04/05	87
Le 29/04/05	91
Le 30/04/05	95
Mise au point	99